



Roman québécois Page D 3

Essais Page D 4

Poche Page D 4

Métamorphoses et clonage Page D 6

Formes Page D 7



ARTS VISUELS

LIVRES

1701

Le rendez-vous des chefs



PHOTO: ALEXIS DESTROISMAISONS

Écrire à 20 ans

CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

Elle ne s'est pas présentée au rendez-vous fixé, invoquant une phobie des espaces libres et des lieux publics. Tapie dans son espace intime, la jeune poète a plutôt accordé une entrevue téléphonique, bien à l'abri des regards indiscrets.

On ne saura donc pas laquelle de ses robes Tania Langlais portait ce jour-là et on se contentera de contempler, au dos de l'ouvrage, la photo d'une jolie jeune femme pensive qui baisse les yeux pudiquement devant l'objectif. Car son premier recueil de poésie est plein de robes. Douze robes, l'une safran, l'autre noire comme la mort, l'autre couleur de «*la malaria qui perd ses eaux*», une autre encore dissimulant des lames. Douze robes comme *Douze bêtes aux chemises de l'homme*, le premier recueil de Tania Langlais, poète de 21 ans, qui vient de remporter le prix Émile-Nelligan, réservé aux poètes de moins de 35 ans. Douze robes comme des enveloppes, qui ne laisseront, à la fin, que «*femme nue debout et robe vide sur parquet rompu*».

C'est un recueil plein d'un «*calme toujours inquiet*», pour reprendre les mots de David Cantin dans ces pages, que Tania Langlais a écrit entre le cégep et l'université. Un recueil divisé en cinq parties comptant chacune douze ou vingt et un poèmes, selon un ordre que l'auteur s'est imposé. «*Pour moi c'est très important*», cet ordre, dit-elle, cette contrainte qui modèle les poèmes, cette forme. «*Je voulais organiser tout cela comme un film, avec ses blancs et ses lenteurs avec ses lumières*».

L'histoire se déroule en Espagne, entre Séville et Madrid. Une histoire pleine de violence et d'esquive, une sorte de lutte sans merci entre des personnages qui ne finit pas vraiment. Elle met en scène un homme, une femme, et la rumeur, un peu comme une corrida, dans cette culture du «*sang pour le sang*», précise-t-elle. De l'Espagne, la poète apprécie aussi le maniérisme, une esthétique de la passion, de l'honneur, une certaine fascination du cruel, et Federico Garcia Lorca. Ce sont des corridas qu'elle évoque sans les nommer, où la femme se cabre et charge devant l'homme, corrida qui est aussi symbole d'une Espagne où elle n'a pourtant jamais mis les pieds.

«*C'était important que le recueil se déroule à un endroit où je n'étais pas allée. Cet endroit est vrai dans la mesure où je l'ai inventé*», dit-elle.

Tout en allusions, son recueil glisse comme autant de feintes, d'apparences déjouées, dans le cadre d'un jeu dont on pourrait avoir égaré la méthode.

Car écrire, pour Tania Langlais, est aussi un jeu.

L'envie d'écrire lui est venue il y a plusieurs années, alors que, fréquentant encore les premiers paliers du secondaire, elle feuilletait Baudelaire, René Char et François Charron, dans les bibliothèques. «*Cela doit être cela qui m'a dérangée*», dit-elle de ces lectures des jeunes années. Pour elle, écrire semble à la fois une nécessité et un drame, un espoir et une vocation de solitude. «*Le fait d'écrire, c'est tellement une entreprise solitaire*». Une vie de mots, qui se place «*peut-être à côté du réel*». Et pourtant, il lui est impossible de ne pas écrire. La fin d'un livre en appelle un autre et, comme elle le précise dans une strophe: «*si j'ouvre la main, je perds mon nom*». Pour elle, toutes les formes d'art relèvent du «*même long cri*» de l'artiste.

Déjà, au cégep Maisonneuve qu'elle fréquentait, Tania Langlais remportait le concours de poésie qui l'a amenée à se

La Grande Paix de Montréal de 1701, tout le monde, hormis les historiens et quelques spécialistes des relations autochtones, l'avait à peu près oubliée. Toutefois, à en juger par les diverses activités liées à la commémoration du 300^e anniversaire de l'événement qui se dérouleront pendant l'été, l'oubli est en voie d'être réparé. À Montréal, il y a un mois, le musée Pointe-à-Callière inaugurait une exposition d'objets de l'époque. Cette semaine, avec *La Grande Paix. Chronique d'une saga diplomatique* (Libre Expression), Alain Béaulieu et Roland Viau reconstituent la relation qu'en aurait faite un contemporain. Mais qu'en est-il au juste de ce traité qui modifia le cours de l'histoire de la Nouvelle-France? Retour sur le passé qui rejoint curieusement le présent.

MICHEL VENNE
LE DEVOIR

Ville-Marie, 1701. Depuis au moins 60 ans, les rivalités pour le contrôle du commerce des fourrures dans le Nouveau Monde entraînent des guerres sanglantes entre les Français, les Iroquois, les Anglais et les autres nations amérindiennes de la vallée du Saint-Laurent et des Grands Lacs. Les Hurons, entre autres, sont victimes d'attaques systématiques de la part des cinq nations iroquoises.

Les Français, qui sont peu nombreux dans la colonie, et qui ont besoin du concours des Amérindiens pour préserver leur position commerciale et militaire, cherchent désespérément, depuis Frontenac, à rétablir la paix, non seulement entre eux-mêmes et les Iroquois, mais entre les Iroquois et les autres nations autochtones qui sont leurs alliées.

À la fin du siècle, les circonstances sont favorables à la conclusion d'une paix durable en Amérique. Les Français et les Anglais, qui s'affrontent en Europe comme sur le Nouveau Continent, signent la Paix de Ryswick en 1697. De leur côté, les Iroquois, affaiblis par les raids des régiments canadiens et fatigués par des années de combats incessants, sont disposés à mettre fin aux hostilités.

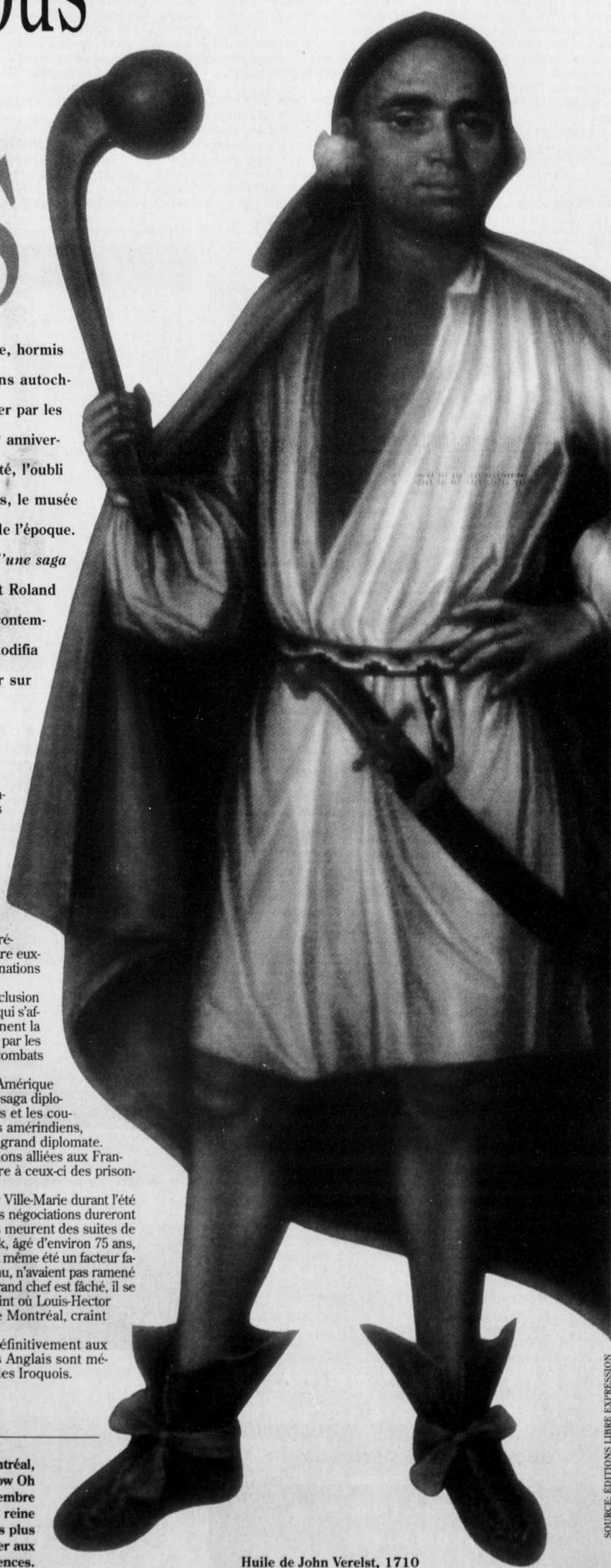
Montréal, alors Ville-Marie, devient le point de mire de l'Amérique car elle est le théâtre de cette paix conclue au terme d'une saga diplomatique à laquelle participeront les missionnaires jésuites et les coureurs des bois canadiens, les militaires français et les chefs amérindiens, dont le grand chef huron Kondiaronk, qui se révélera un grand diplomate. C'est lui qui va convaincre les chefs d'une trentaine de nations alliées aux Français de signer cette paix incluant les Iroquois et de remettre à ceux-ci des prisonniers en signe de sincérité.

Mille deux cents délégués de 39 nations convergeront sur Ville-Marie durant l'été 1701. La bourgade compte alors à peine plus d'habitants. Les négociations dureront plusieurs jours, durant lesquels de nombreux Amérindiens meurent des suites de maladies contractées au contact des Européens. Kondiaronk, âgé d'environ 75 ans, est du nombre. Son décès, loin de nuire à la ratification, aurait même été un facteur favorable. Les Iroquois, contrairement à ce qui avait été convenu, n'avaient pas ramené sur les lieux leurs prisonniers issus des nations alliées. Le grand chef est fâché, il se sent floué et, avant de mourir, il freine les discussions au point où Louis-Hector de Callière, artisan de la réconciliation et gouverneur de Montréal, craint qu'elles achoppent.

La paix est finalement signée le 4 août. Elle met fin définitivement aux guerres franco-iroquoises. Jusqu'à la Conquête. Seuls les Anglais sont mécontents parce que Callière obtient la neutralité militaire des Iroquois.

VOIR PAGE D 2: CHEFS

Les ambassadeurs venus à Montréal, à l'exemple du chef iroquois Etow Oh Koam, qui fut également membre d'une délégation auprès de la reine d'Angleterre, revêtaient leurs plus beaux habits pour participer aux audiences.



Huile de John Verelst, 1710

ÉCRIRE

SUITE DE LA PAGE D 1

rendre à Paris, en 1999, au Salon du livre qui célébrait le Printemps du Québec.

Le choc, depuis, a été de publier. Un recueil d'une centaine de pages, avec son nom en lettres bleues qui se détache de la couverture noire des éditions des Herbes rouges. Elle a encore peine à le croire, lorsqu'elle le contemple. C'est un recueil complet, lancé tout d'un coup sans avoir au préalable publié des premiers poèmes dans des revues. Et puis, il y a eu la remise du prix Émile-Nelligan, accompagné d'une bourse de 5000 \$. La jeune étudiante, qui écrivait autrefois dans l'ombre, rencontre du coup les poètes qu'elle aimait, voit son livre commenté. Aujourd'hui, alors qu'elle vient de redéménager à Montréal après un séjour de deux ans à Trois-Rivières, «par amour ou pour fuir», elle se donne encore quelques années pour publier un autre livre.

Et elle ne promet rien, déplorant le fait que certains écrivains se sentent obligés de publier année après année. À l'inverse, elle dit aussi qu'elle écrit une attitude mentale, que l'on peut écrire sans rien publier, être un artiste sans produire.

Pour sa part, elle n'exclut pas la possibilité de publier un roman, en a déjà pondu une soixantaine de pages. «Pour moi, le roman s'apparente à la marche, alors que la poésie ressemble plutôt à la danse ou à la chorégraphie.» Ce sera une occasion de marcher à ses côtés. Pour rencontrer Tania Langlais, il faut la lire.

DOUZE BÊTES AUX CHEMISES DE L'HOMME

Tania Langlais
Les Herbes rouges
Montréal, 2001, 100 pages

SUITE DE LA PAGE D 1

L'historien Alain Beaulieu et l'anthropologue Roland Viau font la relation de cette importante mission diplomatique dans La Grande Paix. Chronique d'une saga diplomatique, publié chez Libre Expression. L'ouvrage est magnifiquement illustré par Francis Back, qui reproduit l'image des Amérindiens de l'époque tels qu'on peut se les représenter aujourd'hui. Back, dont les livres Jean-Baptiste, coureur des bois (1997) et Courir les rivières (1985) ont été primés, a également dessiné Ville-Marie, telle qu'elle existait en 1701, maison par maison, suivant les indications tirées des registres de l'époque.

Le livre est illustré de photographies inédites d'artefacts, dont de superbes wampums, et de peintures et gravures de l'époque, tous présentés au musée Pointe-à-Callière, dans le Vieux-Montréal, dans le cadre d'une exposition consacrée à la Grande Paix qui s'y tient pendant tout l'été. Le traité lui-même, ramené de France pour l'occasion, est reproduit en entier dans le livre, puis commenté. L'ouvrage est commandité par le musée. Il est un complément à l'exposition, sans être un catalogue.

La saga est racontée par un témoin fictif, dont les lettres ont été rédigées par Alain Beaulieu à partir de plusieurs témoignages de l'époque, dont le principal est celui de Bacqueville de La Potherie, contrôleur de la marine et des fortifications du Canada. Le récit est entrecoupé de textes portant sur les mœurs, la culture, les traditions et les personnages qui sont en jeu. Le livre permet de comprendre l'événement dans son contexte et vise le grand public.

Une paix oubliée

La Grande Paix de Montréal de 1701, tout le monde l'avait oubliée. Dans les livres d'histoire, on racontait volontiers le massacre perpétré par les Iroquois à Lachine, en 1689, plutôt que cette paix autrement plus significative qui sera signée 12 ans plus tard. C'est en 1957 qu'un historien

américain, Anthony Wallace, remet à l'ordre du jour l'événement. Au Québec, l'historien Gilles Havard publia en 1992, aux Éditions Recherches amérindiennes au Québec, un premier récit complet en langue française sous le titre *La Grande Paix de Montréal de 1701. Les voies de la diplomatie franco-amérindienne*.

Cet oubli tient «à la manière dont nous nous représentons notre passé», écrit Denys Delage en guise de préface au livre de Gilles Havard, *trop redevables que nous sommes encore à la symbolique du monument du fondateur Maisonneuve, au pied duquel le colon cultivateur repousse le Sauvage.*

Pourtant, ce rendez-vous de Montréal, il y a 300 ans, est «le plus important événement» ayant marqué les relations entre les colons français et les Amérindiens au cours de l'histoire de la Nouvelle-France, affirme Alain Beaulieu, au cours d'une entrevue. Cet événement est important pour les enjeux qui y sont traités, par le nombre de participants, par l'étendue des territoires concernés, de la baie James au Mississippi.

Il est important aussi parce qu'il fait la démonstration de «comment les Amérindiens étaient importants dans l'histoire de la Nouvelle-France. On avait évacué ça de notre mémoire collective. On se les représentait comme des sauvages, dit Beaulieu. On les présentait comme des sociétés primitives, vivant de chasse et de pêche. Or on découvre qu'ils sont diplomates, qu'ils sont des stratèges politiques, qu'ils sont commerçants. Qu'ils avaient construit une société complexe.»

La Grande Paix montre aussi que les Français avaient établi à l'époque une logique d'alliances qui diffère grandement de la logique anglaise, basée sur la confrontation avec les Amérindiens.

Le début de la fin de la souveraineté amérindienne

Plus important encore est le rôle de «médiateur» que confère cette paix aux Français. «C'est une ambition dès l'époque de Champlain, soutient l'historien. Le rêve de



Champlain, c'est d'être le médiateur, que dès qu'il y a des conflits entre les nations amérindiennes, on vienne le voir, et que lui agisse comme un arbitre. Et c'est Callière qui réussit à le faire en 1701.»

Il s'agit d'un point tournant. «Ça montre qu'il y a une progression dans le rapport de force qui s'établit entre Français et nations amérindiennes.»

Du coup, Callière se réapproprie le mythe fondateur des Iroquois eux-mêmes. «Un des rêves des Iroquois, c'est d'être au centre du monde, dit Beaulieu. Le mythe fondateur de la ligue iroquoise, c'est qu'on plante un grand arbre qui étend ses racines dans les quatre directions et toutes les nations vont venir se rassembler. Les médiateurs, dans le mythe fondateur, ce sont les Iroquois.» Or, en 1701, c'est Montréal qui devient le centre. On plante le grand arbre de paix et tout le monde s'y rassemble.

Selon Beaulieu, la Grande Paix de Montréal est le début de la fin de la souveraineté des nations amérindiennes et d'un glissement, lent mais certain, vers la tutelle et la dépendance qui va caractériser plus tard,

avec la Loi sur les Indiens et l'établissement des réserves, la relation des autochtones avec ce qui deviendra l'État canadien.

Il est vrai que cette paix, les Français la signent avec des nations qui se disent souveraines. Et il est vrai qu'à l'époque, celles-ci conservent une grande marge d'autonomie. La colonie ne peut pas imposer des lois, une souveraineté comme telle. Mais déjà, rappelle Beaulieu, «tout le monde convient qu'on va aller voir le gouverneur s'il y a un différend, même entre les nations amérindiennes, que celui-ci va écouter et qu'il va trancher comme un arbitre.»

M. Beaulieu n'est pas étonné du nouvel intérêt que suscite la Grande Paix de Montréal, parce que cet événement correspond à une évolution de l'attitude des Québécois et des Canadiens qui acceptent, qui souhaitent même, signer des traités, des accords avec les nations autochtones afin, d'une certaine façon, de rétablir la paix. Cela reflète aussi l'ambition politique des Amérindiens eux-mêmes, ajoute l'historien Beaulieu. «La Grande Paix nous ramène à une époque où les nations amérindiennes, souveraines, négociaient de nation à nation avec les Français.»

En réalité, pense l'historien, «nous sommes revenus, aujourd'hui, à l'ambiguïté de 1701. On dit qu'il y avait des nations en principe souveraines qui viennent négocier un traité avec des Français qui, en principe, se considèrent eux-mêmes souverains sur le territoire mais qui acceptent de signer des traités avec des Amérindiens. C'est un peu ce que nous avons aujourd'hui: l'État canadien, souverain sur le territoire canadien, mais en même temps qui signe des traités avec des nations amérindiennes...»

LA GRANDE PAIX. CHRONIQUE D'UNE SAGA DIPLOMATIQUE

Alain Beaulieu et Roland Viau
Illustrations originales
de Francis Back
Éditions Libre Expression
Montréal, 2001, 128 pages

24 librairies au Québec

Renaud-Bray

www.renaud-bray.com

NOS MEILLEURES VENTES

du 23 au 29 mai 2001

1	Polar	L'OISEAU DES TÉNÉBRES ♥	1	Michael CONNELLY	Seuil
2	Roman Qc	ADÉLAÏDE - Le goût du bonheur, T. 2 ♥	9	Marie LABERGE	Boréal
3	Biographie Qc	JACQUES PARIZEAU, T. 01 - Le croisé ♥	2	Pierre DUCHESNE	Qc Amérique
4	Roman Qc	GABRIELLE - Le goût du bonheur, T. 1 ♥	26	Marie LABERGE	Boréal
5	Jeunesse	HARRY POTTER ET LA COUPE DE FEU, T. 4 ♥	27	Joanne K. ROWLING	Gallimard
6	B.D.	ASTÉRIX ET LATRAVIATA	12	Albert UDERZO	Albert René éd.
7	Roman	EN AVANT COMME AVANT !	1	Michel FOLCO	Seuil
8	Nutrition	LES ALIMENTS DE L'INTELLIGENCE ♥	5	Jean-Marie BOURRE	Odile Jacob
9	Roman Qc	UN DIMANCHE À LA PISCINE À KIGALI ♥ - Prix des libraires 2000 -	31	G. COURTEMANCHE	Boréal
10	Essai Qc	LE VILLAGE QUÉBÉCOIS D'AUJOURD'HUI ♥	7	MELANÇON & POPOVIC	Fides
11	Roman	LA VIE SEXUELLE DE CATHERINE M.	3	Catherine MILLET	Seuil
12	Roman	LE DÉMON ET MADAMOISELLE PRYM	7	Paulo COELHO	Anne Carrière
13	Roman	DOLCE AGONIA ♥	11	Nancy HUSTON	Actes Sud
14	Psychologie	CESSEZ D'ÊTRE GENTIL, SOYEZ VRAI ! ♥	20	T. D'ANSEMBOURG	L'Homme
15	Sport Qc	MICHEL BERGERON À CŒUR OUVERT	9	Mathias BRUNET	Qc Amérique
16	Spiritualité	LE GRAND LIVRE DU FENG SHUI	110	GILLI HALE	Manise
17	Guide	PLAISIRS D'ÉTÉ PAS CHERS, 3e éd.	2	Alain DEMERS	Trécarré
18	Roman Qc	UN PARFUM DE CÈDRE ♥ - Éd. compacte -	34	A.-M. McDONALD	Flammarion Qc
19	Polar	DEADLY DÉCISIONS	8	Kathy REICHS	Robert Laffont
20	Psychologie	À CHACUN SA MISSION ♥	77	J. MONBOURQUETTE	Novalis
21	Jeunesse	À LA CROISÉE DES MONDES, T. 3 - Le miroir d'ombre ♥	8	Philip PULLMAN	Gallimard
22	Sc. Sociale Qc	LA SIMPLICITÉ VOLONTAIRE ♥	163	Serge MONGEAU	Écosociété
23	Biographie	LES LIENS DU SANG	2	NICASO & LAMOTHE	L'Homme
24	Roman	LE CIMETIÈRE DES BATEAUX SANS NOM	4	A. PEREZ-REVERTE	Seuil
25	Essai	NO LOGO : La tyrannie des marques ♥	7	Naomi KLEIN	Leméac
26	Sc. Sociale Qc	CONTES ET COMPTES DU PROF LAUZON	5	Léo-Paul LAUZON	Lancôt éd.
27	Psychologie	LA SYNERGOLOGIE ♥	54	Philippe TURCHET	L'Homme
28	Roman	HARRY POTTER À L'ÉCOLE DES SORCIERS, T. 1 ♥	75	Joanne K. ROWLING	Gallimard
29	Roman	LA MUSIQUE D'UNE VIE ♥	16	André MAKINE	Seuil
30	Guide	GÎTES ET AUBERGES DU PASSANT AU QUÉBEC 2001	14	COLLECTIF	Ulysse
31	Humour Qc	LES CHRÉTIENNERIES	34	Pascal BEAUSOLEIL	Intouchables
32	Cuisine	SUSHIS FACILES ♥	5	COLLECTIF	Marabout
33	Polar	OPÉRATION HADÈS ♥	14	LUDLUM & LYNDY	Grasset
34	Polar	DOSSIER BENTON	5	Patricia CORNWELL	Calmann-Lévy
35	Polar Qc	L'ARGENT DU MONDE, T. 1 & T. 2	13	Jean-J. PELLETIER	Alire
36	Sport	GUIDE DES MOUVEMENTS DE MUSCULATION ♥	158	E. DELAVIER	Vigot
37	Humour Qc	JOURNAL D'UN TI-MÉ	29	Claude MEUNIER	Leméac
38	Roman	LE MORT QU'IL FAUT ♥	7	Jorge SEMPRIN	Gallimard
39	Récit	ON NE PEUT PAS ÊTRE HEUREUX TOUT LE TEMPS ♥	17	Françoise GIROUD	Fayard
40	Psychologie	LES MANIPULATEURS SONT PARMI NOUS ♥	195	I. NAZARE-AGA	L'Homme
41	Psychologie Qc	LES CINQ BLESSURES QUI EMPÊCHENT D'ÊTRE SOI-MÊME	39	Lise BOURBEAU	E.T.C. Inc.
42	Flore Qc	LE GRAND LIVRE DES VIVACES	5	Albert MONDOR	L'Homme
43	Biographie Qc	PRISONNIER À BANGKOK	6	OLIVIER & LESTER	L'Homme
44	Biographie	ANDRÉ MALRAUX : une vie ♥	2	Olivier TODD	Gallimard
45	Psychologie	LES VILAINS PETITS CANARDS ♥	10	Boris CYRULNIK	Odile Jacob

♥ : Coup de cœur RB ■ : 1^{er} semaine sur notre liste
N.B. : Les dictionnaires et les titres à l'étude sont exclus

Consultez notre palmarès hebdomadaire dans toutes nos succursales !

Pour commander à distance :

(514) 342-2815

www.renaud-bray.com

((RADIO-LIVRE))

MICHEL LACOMBE

L'idée du siècle

La liberté du citoyen

CD inclus

5^e ANNIVERSAIRE "LIBRAIRIE D'OCCASION"

LE LIVRE VOYAGEUR INC.

LIVRES EN TOUTS GENRES
ACHAT-VENTE-SERVICE À DOMICILE ÉVALUATION

3547 RUE SNAIL, ANGLE CÔTE-DES-NEIGES MÉTRO CÔTE-DES-NEIGES H3T 1P5
BRUNO LALONDE 514.738.0999

PELLERIN

La Nouvelle-France démaquillée

Jean Pellerin

Jean Pellerin présente «les grands irritants qui ont acheminé les colonies françaises et anglaises d'Amérique du Nord vers un affrontement qui se révéla fatal pour la France», une histoire inconnue d'un grand nombre. *La Nouvelle-France démaquillée* rend accessible à un large bassin de lecteurs des faits, des analyses et des interprétations qui ont le mérite d'alimenter la réflexion sur une période marquante et discutée de notre histoire.

ISBN : 2-922245-51-9
206 pages • 22,95 \$

Distribution : Prologue

LES ÉDITIONS VARIA C. P. 35040, CSP Fleury, Montréal (QC) H2C 3K4
Tél. : (514) 389-8448 • Téléc. : (514) 389-0128

Martine Audet

LAURÉATE

Prix des Terrasses Saint-Sulpice / Estuaire 2000

Orbites 1495\$

ÉDITIONS DU NOROÏT
30 ans de poésie

C.P. 156, succ. De Lorimer Montréal H2H 2N6

DOCUMENT

Une radio, un livre, une idée

LOUIS CORNELLIER

Réjouissante initiative que ce radio-livre publié par les Éditions Fides en collaboration avec Radio-Canada. Notre radio d'État fourmille d'émissions de qualité que, faute de temps ou par paresse, nous n'écoutons pas assez souvent. *L'idée du siècle: la liberté du citoyen*, une série d'entretiens menés par Michel Lacombe, méritait, à ce titre, une diffusion plus large, et la décision de l'offrir sur deux supports complémentaires, livre et disque, afin de lui conserver toute sa saveur originale, doit être saluée.

Journaliste vulgarisateur particulièrement efficace, homme de radio à la langue juste et sans affectation, Michel Lacombe a voulu, par cette série, parler d'héritage et de projet. Quelle idée centrale le XX^e siècle légue-t-il au nouveau siècle naissant à qui il appartient de rendre la terre plus viable? «*L'idée de liberté*», écrit-il, *s'est vite imposée d'elle-même, mais quelle liberté?* Ce ne sera pas celle, affairiste, des néolibéraux, mais celle du citoyen par rapport aux pouvoirs religieux, politiques, économiques et du groupe.

Pour s'en convaincre, il faut entendre (et lire!) le linguiste Alain Bentolila plaider, de sa belle voix calme, en faveur d'un accès à une langue de qualité pour tous. Dans un extrait qui n'a pas grand-chose à voir avec les plaintes moralistes sur le «bien parler», Bentolila défend une langue capable de démasquer la démagogie et la manipulation. «*La langue n'est pas une menace, elle est une promesse*», dit-il, et c'est la raison pour laquelle tous ont droit à ce qu'on leur donne, par l'entremise de l'école

surtout, ce pouvoir linguistique. C'est, en fait, à un enseignement démocratique de la rhétorique au sens noble du terme qu'en appelle avec émotion Bentolila.

Quant à lui, le fébrile et brillant Dominique Wolton, sociologue de la communication, s'élève contre le mépris avec lequel on traite, en amont comme en aval, les médias de masse, ces nécessaires instruments de cohésion, d'égalité sociale et de démocratie, et il défend avec un enthousiasme contagieux une logique de l'offre médiatique fondée sur un idéal humain et démocratique qu'il oppose à une logique de la demande qui transforme la communication en business.

Tranchant et résolu, le sociologue Alain Touraine dénonce, pour sa part, le fatalisme politique lié à l'idéologie de la mondialisation. S'il se réjouit de la montée d'un nouvel individualisme, c'est dans la mesure où celui-ci coïncide, selon lui, avec une conception du sujet comme créateur de sa propre vie et donc opposé à des contraintes extérieures aliénantes.

Seul Québécois du groupe de penseurs invités, Guy Rocher dit s'inquiéter de l'antitétisme en vogue au Québec et ailleurs. Partisan de la social-démocratie, convaincu «que la liberté du citoyen n'existe que dans la mesure où il y a un État et où il y a du droit, c'est-à-dire là où il y a un État de droit», le célèbre sociologue se porte à la défense d'un État-providence revigoré: «*Je veux qu'on critique l'État parce qu'il a besoin de se faire critiquer, mais je m'oppose à ce qu'on liquide l'État.*»

Dans un registre plus théo-philosophique, Marek Halter, dont le bel accent est-européen et la douceur de la voix imposent l'écoute, s'appuie sur la grandeur de la tradition juive, qui parle sur le respect de la loi morale plutôt que sur l'amour, afin de formuler son utopie euménique d'une universalisation de «l'idée que l'autre est notre frère».

Avec ce radio-livre figolé, le journaliste Michel Lacombe, qui a aussi interviewé, avec moins de bonheur cependant, Amin Maalouf et Philippe Schmitter, remplit bien sa mission qui est «de permettre à tous de comprendre les événements et les idées qui les provoquent». Ouvrage pédagogique dans le plus beau sens du terme, *L'idée du siècle: la liberté du citoyen* donne à entendre et à lire des voix généreuses qui invitent à la responsabilité et à l'engagement civiques.

L'IDÉE DU SIÈCLE: LA LIBERTÉ DU CITOYEN

Michel Lacombe
Éd. Fides (en collaboration avec Radio-Canada)
Montréal, 2001, 98 pages

CARON LIBRAIRIE

FERMETURE 50%

AUSSEI DES MILLIERS DE LIVRES À \$1.00

1246 rue St-Denis

Chaque année, l'ostéoporose affecte la vie de milliers de Québécoises de plus de 40 ans. Communiquez avec nous ou consultez votre médecin pour en savoir plus.

1 877 369-7845
(514) 369-7845
www.osteoporose.qc.ca

Se prendre en main est le travail de toute une vie.

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Un récit chaotique

SOPHIE POULIOT

Un diplômé de littérature, admirateur invétéré de Baudelaire, entreprend l'écriture d'un livre pour tenter de désamorcer le désarroi qui l'habite. C'est que la situation dans laquelle il se trouve est singulièrement embarrassante: selon ses propres mots, tout le fuit. Individus et objets confondus, le narrateur semble perdre tout ce à quoi il tient et en est, évidemment, bien désemparé. Arrivera-t-il soit à trouver l'origine de cet épineux problème, soit à l'apprivoiser et ne plus s'en formaliser? Ni l'un ni l'autre.

Le ton désordonné mais sympathique, sinueux mais dynamique qu'emprunte le narrateur — qui alternera, pour parler de lui-même, entre la première et la troisième personne — séduit le lecteur qui sera intrigué de trouver au fil des pages, soit un récit surréaliste, soit un personnage imaginaire qui colore la réalité de ses réflexions fantasques et donne ainsi un charme tout particulier aux banalités du quotidien. La méthode qu'il adopte afin de se choisir un pseudonyme illustre tout à fait cette fantaisie. Les yeux fermés, il ouvre le dictionnaire, instrument richissime dont il tire un plaisir inépuisable, et pointe à l'aveuglette un mot. Le sort a opté pour Autrement. Ce sera dorénavant le nom du héros. Voilà qui augure fort bien, du moins pour l'amateur d'étonnement et d'innovation. Si les premières pages du roman répondent plutôt bien à cette présomption, les autres laissent plutôt perplexe.

En effet, le récit qu'entame le narrateur, après mille tergiversations, avertissements et appels au lecteur, adopte le ton naïf d'un adulte dont le corps est sorti de l'adolescence mais dont une partie de l'esprit y est resté. En l'occurrence, la parcelle de l'âme d'Autrement qui n'a jamais réussi à s'échapper de sa période universitaire concerne Maya. Colcataire de la jeune fille pendant leurs études respectives, Autrement brûle pour elle d'une flamme qui, pour n'avoir jamais été consommée, n'a jamais cessé de hanter le poète. Hélas, elle péra — bien que cela ne soit jamais véritablement avéré — de sa propre main à l'issue d'un duel amoureux engagé avec un de ses professeurs. Ce sera la première femme qu'Autrement, amoureux et témoin de sa chute, sera impuissant à sauver.

La seconde sera Musie, guitariste muette et paraplégique en compagnie de laquelle Autrement récite ses poèmes dans le métro. Elle sera précipitée devant un train souterrain par un gang de skinheads. Entre ces deux femmes, il y aura Mme Sabatier. Cet épisode, présentant un intérêt très discuté, ne servira, en définitive, qu'à définir le protagoniste *a contrario* avec cette ambitieuse requête de la finance. Car Autrement est un poète, un rêveur, un noble cœur.

Autrement aura donc du mal à supporter — qui n'en aurait pas? — la fin si abrupte que connaît Musie. Ce qui l'aidera à surmonter ce douloureux épisode lui sera donné par un énigmatique personnage arborant curieusement imperméable et chapeau melon. Il enseignera à Autrement la danse du pantin désarticulé. Cet exercice consiste à gigoter en tous les sens puis à s'effondrer, à l'image d'un pantin dont on couperait les ficelles. Prenant tout éventuel interlocuteur par surprise, cet exercice permettrait, semble-t-il, de se sortir des situations les plus inconfortables.

Ce qui gêne dans *Loin des yeux du Soleil* est l'absence d'unité du roman. D'abord, le ton léger du narrateur et l'imprévisibilité de ses propos séduisent. Ensuite, les aventures universitaires du héros, plutôt anodines, ont le seul mérite d'amuser. Puis, on tombe abruptement dans la tragédie la plus inexplicable et inexplicable, l'assassinat gratuit de Musie. Enfin, on s'enfonce dans un univers, celui de cette fameuse danse exutoire, non seulement invraisemblable mais surtout inintéressant. Sans doute l'auteur voyait-il une trame se dessiner à travers ces ruptures de genres et ces péripéties décousues, mais pour le lecteur il en va tout autrement.

Mais pis encore que le sentiment toujours plus présent que le récit ne mène nulle part est le manque d'attrait présenté par les faits racontés, phénomène croissant tout au long du livre. Et la prémisse de base lancée en introduction par le narrateur, à savoir que «*tout le fuit*», se résout tout simplement par le fait qu'il comprend, à la fin de la rédaction de son roman, que tout ne le fuit plus, sauf peut-être la vie. Peut-être, en tout cela, y a-t-il un sens caché à découvrir. Le malheur est que, pour le déceler, il faudra que le roman sache conserver l'intérêt du lecteur jusqu'à la fin, ce qui reste à voir.

LOIN DES YEUX DU SOLEIL

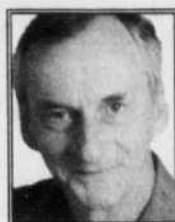
Michel Dufour
L'Instant même
Québec, 2001, 139 pages



EN SOLO DANS L'APPAREIL D'ÉTAT

François Tétreau
L'Hexagone/Le Castor astral
Montréal/Paris, 2001, 183 pages

François Tétreau, lorsqu'il se fait romancier de loin en loin, n'oublie pas qu'il est critique d'art et poète. Cela se voyait nettement dans son premier roman, *Le Lit de Procuste*, paru en 1987 chez les



Robert Chartrand

même coéditeurs, une fiction-réflexion qui abordait par un biais inattendu les rapports des créateurs et du public à l'œuvre d'art.

Dans les fictions de Tétreau, les idées, parfois de haut vol, circulent sans fausse honte, quitte à prendre le pas sur celles-là.

Pour ce livre-ci, Tétreau a choisi un cadre fictif assez semblable à celui du deuxième roman de Ying Chen, *Les Lettres chinoises* (Lemac, 1993) qui, on se le rappelle, était une histoire d'amour touchante, assez sombre, où un jeune Chinois installé à Montréal correspondait avec sa fiancée. Par la même occasion, le roman de Chen brossait un tableau des mœurs de la société québécoise vue par un œil étranger, comme le fit en son temps Montesquieu dans ses *Lettres persanes*, mais avec moins de mordant que ce dernier.

Le personnage qui va jouer *En solo dans l'appareil d'État* est également une nature de moraliste. C'est une jeune Chinoise de 24 ans dont les lettres sont ici des courriels envoyés à un destinataire, son supérieur apparemment, dont on ne connaîtra pas tout de suite l'identité. Yi Ming est guitariste; elle débarque en Amérique avec les trois autres membres de son groupe pour y participer à un festival international de musique rock.

Mais elle profite d'un premier concert pour annoncer très publiquement sa défection. Ses compagnons sont rapatriés sur-le-champ et elle se retrouve fin seule en Amérique, en attente d'un visa. On lui assigne un avocat; elle fait la connaissance d'un journaliste, puis celle d'un musicien noir, tous séduits par elle et disposés à lui venir en aide.

Son passage à l'Ouest est idéologique, mais pas comme on s'y serait attendu. La dissidente, on l'apprend assez tôt, est en fait un agent secret. Elle a une mission, qu'elle évoque d'abord à mots couverts: il s'agit d'amadouer puis de compromettre un consul chinois qui nage en eaux troubles. Mais il y a bien d'autres enjeux qui échappent à la jeune femme, des contrats juteux — pour la vente d'hélicoptères et la construction d'un barrage hydroélectrique — où s'amalgament commerce et politique, pots-de-vin et tractations douteuses, où chaque camp cherche son profit tout en se fai-

sant fort de tenir l'autre par la barbichette.

En attendant que les services d'immigration règlent son sort, et à défaut de directives précises sur sa mission, Yi Ming rédige des rapports sur ce qu'elle observe de cette Amérique qu'elle découvre. À peine débarquée, elle s'amuse à élaborer une véritable théorie sur la... gestion des ordures ménagères! Si son statut de musicienne n'était qu'une façade, son rôle d'espionne, assez nébuleux, lui offre tout le loisir de tracer par petites touches féroces un portrait accablant de ces États-Unis bien-pensants, cette «*démocratie d'opérette*» si sûre de sa toute-puissance et de son bon droit qu'elle entend régenter la planète pour son plus grand bien de celle-ci. L'avocat qui lui a été assigné l'assure d'ailleurs que, dans ce

pays, il importe «*d'alimenter les foyers d'injustice un peu partout afin de déboucher les réfractaires et les briser*».

Tout sert, rien n'échappe à la récupération. Comme le faisait remarquer un des compagnons musiciens, «*on fréquente les concerts rock comme on va voir les films d'épouvante, on crie fuck à longueur de spectacle pour le plaisir, personne ne s'en offusque, la police en dernier, ensuite on rentre chez soi, défilé, comme après deux heures de jogging*».

Yi Ming — dont le vrai nom est Qiu Ang — assiste à un lancement de livre, voit des films, regarde la télé, écoute la radio. Elle constate que les musiciens nord-américains sont soumis à la dictature d'un syndicat, que les journalistes écrivent n'importe quoi, que «*sans reconnaissance publique, on est une loque ici*», qu'il y a une règle tacite à laquelle se plient tous les artistes soucieux de leur carrière: ne jamais faire mal paraître un chroniqueur qui vous interviewe, même s'il est de toute évidence nul.

Elle s'insurge contre l'hypocrisie «*patente et colossale*» des gouvernements qui, sachant depuis toujours que le tabac est malsain, se blanchissent en s'attaquant aux fabricants, et ironise sur ces ministres et ces vedettes du spectacle qui donnent «*l'exemple de l'indignité*» en participant «*à des émissions du dernier commun*». Et «*comme si ce n'était pas assez drôle, on ressort des archives les documents d'époque pour que les morts, privés en leur temps des familiarités du nôtre, puissent à leur tour se joindre aux réjouissances, ainsi Lennon vend des nouilles, Lénine des Buick*... Et gare aux esprits chagrins qui s'en offusqueraient!

Lorsque la jeune femme termine sa mission, il ne reste plus grand-chose de valable de ces États-Unis qu'elle quitte, de cette grande ville qu'elle a arpentée et qui pourrait être Philadelphie, Detroit ou Chicago. Elle ne vante pas pour autant sa Chi-

ne natale. À vrai dire, elle est assez peu chinoise, juste ce qu'il faut pour avoir le droit d'y prétendre. On la sent plus proche de l'Europe, alors qu'à la toute fin de son récit elle louange l'atmosphère des rues de Lisbonne, d'où elle se dit qu'il fallait que les Européens soient bien pauvres et misérables pour s'établir en Amérique».

La Chine de ce roman, c'est essentiellement une adresse électronique où aboutissent, parfois tronqués, ces messages qu'elle lance comme des bouteilles à la mer, sans jamais recevoir de réponse. Nous savons, nous, qu'ils sont bien reçus et décodés, qu'on les commente là-bas puisque, par quelque miracle de la fiction, nous pouvons prendre connaissance des réactions du patron de Qiu Ang et du copiste. L'espionne-moraliste se fait ainsi critiquer à son insu. Juste retour des choses.

Elle écrit bien, cette jeune femme, dans une prose souvent nerveuse, au rythme heurté, entrecoupée de quelques coulées



de lyrisme. Quant à ses propos vitrioliques sur la culture états-unienne, manifestement chuchotés par son auteur, on pourra au choix s'en réjouir ou les trouver irritants. Pour une jeune qui assure ne rien savoir, elle observe, réfléchit beaucoup et critique encore davantage. Admettons que c'était sa façon à elle de ne pas s'égayer sur ce continent étranger, au service d'une mission qui la dépassait.

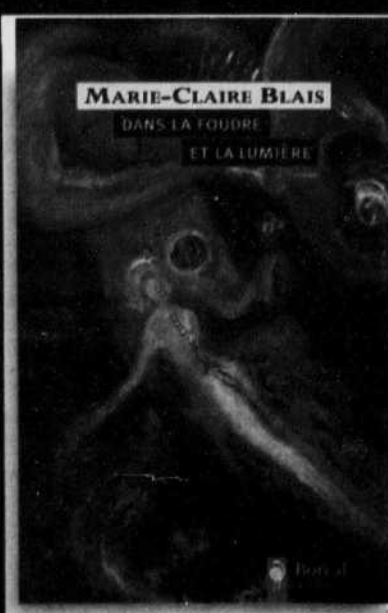
robert.chartrand5
@sympatico.ca



MARIE-CLAIRE BLAIS

« Cette vision de la condition humaine, inconsolable, s'exprime dans une prose aux accents poétiques puissants [...] qui atteint, sans redescendre jamais, une densité dramatique hallucinante. On est avec l'écrivain au bout du langage, dans l'éblouissant fracas de la beauté. »

Réginald Martel,
La Presse



DANS LA FOUDRE ET LA LUMIÈRE

Roman, 256 pages • 24,95 \$



Boréal
www.editionsboreal.qc.ca

Grandes figures

KYZ
éditeur



La conquête de la gloire par la souffrance de l'écrivain.

Anne-Marie Sicotte

Gratien Gélinas

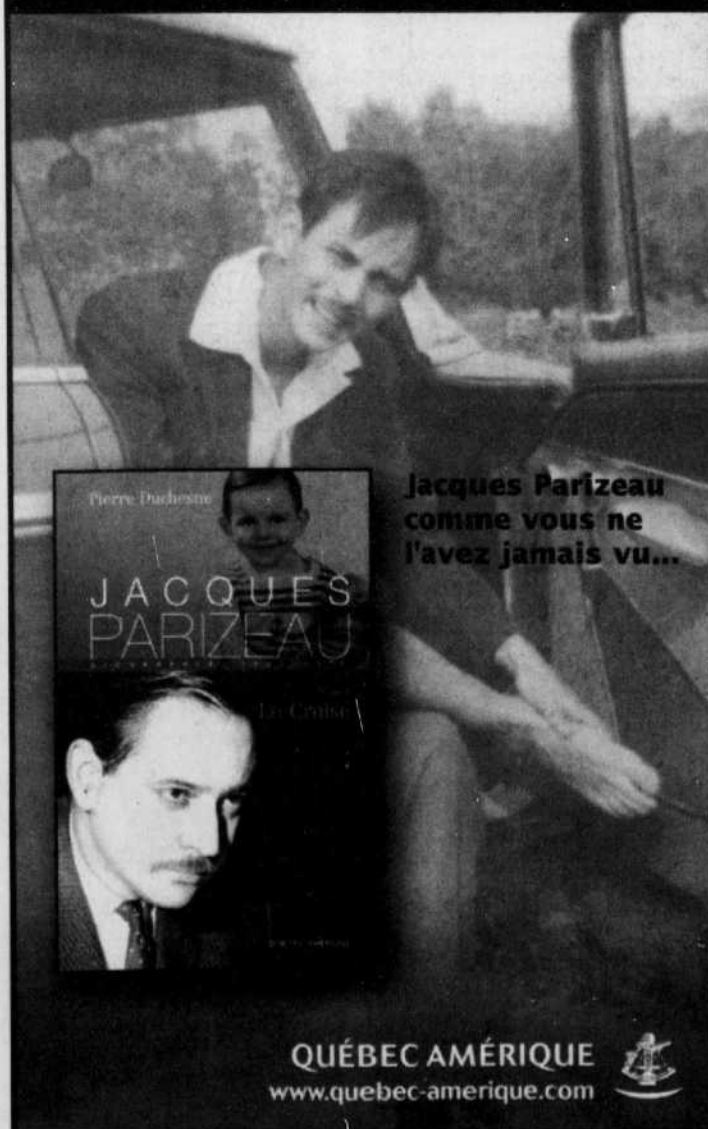
Du naïf Fridolin à l'ombrageux Tit-Coq

récit biographique
176 p. • 15,95 \$

KYZ éditeur, 1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone : (514) 525-21.70 • Télécopieur : (514) 525-75-37
Courriel : xyzed@mlink.net

Jacques Parizeau

Le Croisé *Tomie I* (1930-1970)
de Pierre Duchesne



QUÉBEC AMÉRIQUE
www.quebec-amerique.com

LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Le philosophe et la politique

UNE TRISTE HISTOIRE ET
AUTRES PETITS ÉCRITS
POLITIQUESLaurent-Michel Vacher
Liber
Montréal, 2001, 180 pages

Philosophe provocateur, Laurent-Michel Vacher écrit bien, s'exprime sans détours et ne craint pas de bousculer aussi bien ses confrères que ses lecteurs. À titre de penseur politique, toutefois, il tourne en rond, ressasse les mêmes idées simplistes et ennue rapidement.

Ainsi, en presque 200 pages, *Une triste histoire et autres petits écrits politiques* ne développe que deux idées inlassablement réitérées: l'idéologie souverainiste, le nationalisme de revendication, est une arnaque, «un mensonge névrotique qui ne peut que nous conduire à une impasse historique», et le militantisme de gauche, plus actuel que jamais, doit tirer des leçons du passé et s'inscrire sans réserve aucune dans une logique démocratique.

La seconde idée prête assez peu à controverse. Que la gauche politique, d'inspiration marxiste ou autre, doive reconnaître d'une manière non équivoque «qu'une métapolitique est nécessaire» et que «cette métapolitique, c'est la démocratie» au sens, disons, libéral du terme, voilà qui relève de l'évidence. Oui, «les humains sont des animaux dangereux» et tout dogmatisme, y compris le «scientiste-fataliste» d'un certain marxisme, risque d'entraîner une dérive totalitaire. La gauche, qui porte sur ses épaules le poids d'expériences inhumaines menées en son nom au XX^e siècle, a donc un devoir tout particulier de prudence.

Cette mise en garde étant faite, Vacher peut ensuite plaider en faveur d'un engagement politique de gauche, volontariste, progressiste, dérangeant pour les privilégiés mais prému contre tout emballement dogmatique: «l'idée d'une dictature de gauche, d'une gauche autoritaire, d'un socialisme tyrannique, devrait à l'évidence apparaître comme intrinsèquement contradictoire». Juste, la réflexion manque toutefois singulièrement d'originalité. Vacher a donc raison... en disant des choses évidentes pour à peu près

tout le monde, à l'exception de quelques excités d'un militantisme prétendument radical.

Quant à la principale idée défendue dans ce livre, celle qui veut que le souverainisme soit une idéologie fourbe, lâche, confuse, «la continuation de la névrose par d'autres moyens», elle apparaît pour le moins douteuse et inspirée par une lassitude de politique compréhensible mais indéfendable.

Au nom de la clarté (on connaît les glissements de sens que l'on peut faire subir à ce concept), Vacher décrète *ex cathedra* que «la seule alternative honnête et valable, c'est le Canada tel qu'il est ou l'indépendance du Québec» et que le souverainisme, cette version adoucie du séparatisme qui oscille entre le plus ou moins d'indépendance et le plus ou moins de fédéralisme, est une imposture paralysante.



Louis Cornélius

En
antinationnaliste
de principe,
Vacher
apparaît
comme
un «radical
désabusé» au
sens déprimant
de la formule

Le droit de vouloir
Mais, peut-on demander, au nom de quel principe politique ou philosophique le peuple du Québec n'aurait-il pas le droit de vouloir ce qu'il veut, comme il le veut, et de travailler, patiemment s'il le faut, à le faire advenir? Ce sont les adversaires de l'indépendance du Québec qui, en calomniant un projet porté par le Parti québécois, ont forcé les militants indépendantistes à concevoir un vocabulaire et des stratégies plus à même de représenter fidèlement leur projet de nouvelle entente binationale.

L'indépendance, disaient les fédéralistes les plus dogmatiques, c'était de la chicane, du désordre, du trouble, la guerre, une conclusion définitive aux relations Québec-Canada. Mais non, ont dû rétorquer les souverainistes (eh oui, ce mot existe dans une acception québécoise, ce qui indique peut-être simplement l'originalité du projet qu'il désigne). L'avenir est ouvert, tous les aménagements politiques peuvent être suggérés, et en voici un, la souveraineté-association, qui offre à tous, croyons-nous, le meilleur des deux mondes. Utopie? Peut-être. Imposture? Mais quelle malhonnêteté y a-t-il à refuser le manichéisme du «ou bien... ou bien...» pour inventer un projet doucement libérateur qui a le mérite de correspondre au souhait de

presque un Québécois sur deux? L'impératif de clarté va-t-il jusqu'au refus de la nuance, de la complexité des choses et du changement? Et encore, que peut bien vouloir dire accepter le Canada tel qu'il est? Que ce pays aurait une essence intangible à prendre ou à laisser? C'est la notion même de réformisme politique, alors, qui passerait à la trappe, condamnant ainsi le partisan ou bien à la résignation, ou bien à la révolution.

Vacher a raison de dire que le souverainisme québécois est moins «clair» que d'autres projets d'indépendance nationale conçus ailleurs dans le monde, mais il a tort d'en tirer la conclusion que ce flou relève de la tromperie, alors qu'il faut plutôt y voir un indice de maturité démocratique (la politique est un *work in progress*) et un refus du dogmatisme.

Que des leaders péquistes comme Jacques Parizeau, Lucien Bouchard, Jean Campeau et Bernard Landry soient ou aient été opportunistes en tablant sur la complexité, et donc sur la fragilité, du projet afin d'en arriver à des fins politiques douteuses ne devrait pas entraîner un discrédit du projet en tant que tel mais seulement rappeler la nécessité d'une vigilance civique de tous les instants, le caractère obligatoire, en démocratie, de l'esprit critique.

En penseur politique d'une gauche démocratique capable de tirer des leçons d'un sombre passé pour mieux diriger sa pensée et son action politiques aujourd'hui, Laurent-Michel Vacher ne nous apprend pas grand-chose mais il a au moins le mérite d'être mobilisateur et d'inciter à la générosité militante. En antinationnaliste de principe qui, par lassitude (il disait déjà toutes ces choses dans *Un Canabec libre - L'illusion souverainiste* paru en 1991), réduit le champ des possibles politiques et rejette en bloc l'esprit de nuance et l'invention politique, il apparaît en effet comme un «radical désabusé» au sens déprimant de la formule.

Le souverainisme doit être critiqué sans relâche, par ses partisans et par ses opposants, comme n'importe quelle autre option politique. Ceux qui s'en servent à mauvais escient, en le calomniant ou en le tripotant en catimini, doivent être dénoncés. Cela dit, lui attribuer une essence restorée et déléter pour justifier son rejet radical et définitif, c'est prendre ses dogmes pour de la lucidité.

louiscornelius
@parroinfo.net

ROMAN FRANÇAIS

La surenchère aventurière
d'Éric Chevillard

GUYLAINE MASSOUTRE

Être ou ne pas être? Telle est la question que posent les neuf précédents romans de Chevillard. Décidément, la question est bonne puisqu'en ce dixième livre, l'auteur trouve de moins en moins de réponses.

On se souvient, dès qu'on l'a fréquenté sur quelques pages, de l'impayable Crab. Ce maladroit du raisonnement, ce faible de l'être, trouvait dans les demi-vérités des occasions de philosopher. Dans les paradoxes, il forgeait une esthétique à sa pensée. Crab avortait de sa conscience dès qu'une lueur d'esprit la lui faisait entrevoir. Il préférait sombrer qu'être vu, fuir que comparaître. Si Crab se prenait les pieds dans ses propres affirmations, il ne démentait pas de sa ligne erratique. Pourtant, Crab ne tenait pas à avoir raison. Tel le saumon qui remonte le courant, son bon sens consistait à bondir hors des plans, des portes et des fenêtres. Il excellait à surprendre. Sa stratégie préférée? Avancer à reculons, en bon crustacé. Ce sympathique Crab donnait du fil à retordre à l'esprit de sérieux: il préférait, de loin, les courts-circuits aux lignes fonctionnelles de l'électricité.

A force de distraction, sans doute, le personnage a fini par s'éclipser de l'écriture. Amateurs d'intrigues, abstenez-vous de Chevillard: le genre romanesque y avorte dans un grand délire. Pas de héros, pas d'histoire. Rien que des absences. Qu'à cela ne tienne! La page-titre arbore le nom d'un illustre navigateur. Voici donc James Cook, à la proue de l'écriture aventurière, parrainant une multitude de sorties de la réalité.

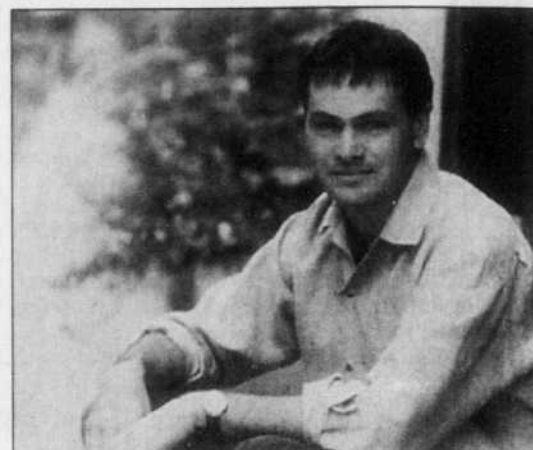
Le défi d'une telle navigation n'est pas sans rappeler celle d'Ulysse. L'Ulysse de Joyce, bien sûr. Les jeux littéraires sont faits, et l'entêtante fantaisie, métiée d'absurde, fait dériver le langage. L'œil joycien, avide d'inventaire et de dénombrement, surplombe l'entreprise. Place au grand désordre, en trente-trois chapitres, le chiffre fatidique des chants qui racontent la grande dérive du navigateur.

Une carapace forgée de refus

Dans un entretien qu'il donna par écrit, publié en février dernier dans *Libération*, on peut lire: «L'homme est une entreprise de désillusion, l'humour dévoile l'horreur de la situation, c'est une forme de contre-attaque, il faut s'en sortir, regardez bien les visages: le rire et le hurlement nous défigurent de la même manière. [...] La hargne et la jubilation sont la même énergie.» Derrière le côté hilar de Chevillard, sa face cachée révèle une aventure plus austère. On sait qu'il s'est nourri de Beckett; il n'est pas sans raison éditée chez Minuit. L'admettre est un puissant levier: dans *Les Absences du capitaine Cook*, sa veine comique penche vers une entreprise plus systématique de dérision. Ouf, il était temps, les paradoxes usant vite leur étincelante nouveauté.

Pourtant, Chevillard n'en a pas fini avec le kitsch. Au contraire, il semble ferrailler de plus en plus avec l'incongru et l'hétéroclite. Il se rend jusqu'aux zones brumeuses du non-sens, au bord de l'illisibilité. La loi des séries, à laquelle l'écrivain livre son esprit d'escalier, ne semble pas, a priori, pouvoir s'arrêter. Voyez, à titre d'exemple: «CHAPITRE DIX-HUITIÈME. Qui relance opportunément l'action. Steppes, toundras, pampas, cordillères. Verroteries. Curare, curacao, curry. Toucans, calaos, jabirus. Véritable expédition. On propose à notre homme de surmonter son vertige, il refuse, arguant avec raison que surmonter son vertige: ce serait l'effroi redoublé.»

Ne croyez pas qu'il s'ensuit le récit de quelque expédition; tout au plus, vous verrez des considérations, menées sur un mode engourdi, à propos du



JOHN FOLEY/OPALE

Éric Chevillard

degré de réalité qu'un aventurier peut toucher. Laissez monter la colère. Et vous basculerez dans une sorte de naufrage. S'il y a déchainement, dans ce livre, c'est par excès de réalité: un naufrage par satiété. Ainsi, «notre homme», tel Cook à la conquête des terres inconnues, s'enfonce dans des territoires de plus en plus inexplorés et saugrenus de la langue pensante.

Une usine métaphysique

Les Absences du capitaine Cook est un livre semé d'embûches. Parodie du roman d'aventures, il vous promène dans des enchaînements plus logiques que la logique. L'auteur ne se contente plus de dénoncer les préjugés. Il surenchérit, plonge avec délices dans leur durée. Comment? En réagissant tous azimuts à l'insignifiance du monde, il joue les Don Quichotte, cavalier affolé sur un grand paysage pittoresque, en toile de fond. Il cite en omettant ses sources. Il voyage dans son lit. On a déjà vu cela chez Rabelais, chez Voltaire et d'autres, dont le sac à malices se vidait dans des parodies rocambolesques et exaltées. Rien ne l'excite plus, en arpentant l'ordre admis, que de faire sauter les repères.

«Parlez, racontez-nous. Nous insistons. Est-ce donc si terrible? Vous ne pouvez pas savoir à quel point, répondit-il.» Soupir, et sourie (pose des dernières pages). Décalé, Chevillard achève de disséquer le monde d'aujourd'hui. En porte-à-faux parmi ses contemporains, il a réussi à entraîner le lecteur dans un savant détour. Le but? Ecarter les apparences, pour voir autant l'excès que le vide, ici et maintenant. Ecœuré autant par l'apathie que par l'abondance, il produit à son tour un objet saturé de langage, ivre de dépense. Le livre paraît autosuffisant et loufoque. En réalité, sa construction est soutenue par une pensée claire. Deux lectures vaudront mieux qu'une. Dans l'esprit blessé de son auteur, la collection succède à la déception. Et c'est l'insolence, avec laquelle il brandit ce texte bien ficelé, qui sauve l'entreprise de la désertification.

Ce voyage n'a rien d'ordinaire. Déverrouillerez-vous les sangles de sécurité? Pour Chevillard, c'est un jeu d'enfant: voyez ce prisonnier se construire, pour s'évader, une cage dans sa cellule et, satisfait, s'y planter dedans, pour rêver. Il faut le suivre. Nul doute qu'il se tient sur une arête. Il a le pied sûr. Parlez donc équipés.

LES ABSENCES DU CAPITAIN COOK

Éric Chevillard
Éditions de Minuit
Paris, 2001, 252 pages

DANS LA POCHE

Vies d'écrivains

JOHANNE JARRY

Le printemps sera littéraire ou ne sera pas... C'est ce qu'on éprouve devant le nombre d'événements consacrés à la littérature cette saison. Ces rencontres mettent en scène des écrivains, personnages dont certains lecteurs rêvent de percer le mystère... La lecture de biographies ou de journaux d'écrivains permet parfois d'assouvir ce désir, mais elle est aussi (surtout) l'occasion de découvrir le contexte de création.

Ainsi, on verra dans le *Journal de la création* (Babel) de Nancy Huston comment l'acte d'écrire engage tout le corps. Enceinte au moment où elle rédige ce journal, Nancy Huston retrace l'histoire de couples d'écrivains célèbres, sujets d'émissions radiophoniques qu'elle réalisait avec un ami. Ces couples sont d'excellents prétextes pour réfléchir à la façon dont les hommes et les femmes vivent leur acte créateur, sont capables (ou non) de s'y abandonner en toute liberté. Comment concilier création et tâches quotidiennes? Peut-on créer sans faire souffrir (conjoint, enfant, amis)? Ce journal, débattu lors de sa parution en 1990, passionne parce qu'il pose des questions, donne ses réponses, tout en laissant à celle ou celui qui le lit le soin de trouver les siennes.

La création, celle de Carson, était au cœur du couple McCullers. Pourtant, il est peu question de littérature dans *Illuminations et nuits blanches* (10/18), l'autobiographie inachevée et inédite que dicta Carson McCullers peu de temps avant sa mort. Est-ce parce que ce récit n'a pas été rédigé qu'il présente autant d'incohérences et de trous? Au départ, l'intention de l'auteur était pourtant claire: «Les prochaines générations d'étudiants auront peut-

être envie de savoir pourquoi j'ai fait telle et telle chose, et j'ai envie de le savoir, moi aussi.» Hélas, ses souvenirs demeurent anecdotiques, souvent mondains. Le tout est suivi de fragments de la correspondance de Carson McCullers et son mari en temps de guerre, et de trois nouvelles.

«Étrange, ce mélange de raffinement et de sauvagerie, de «morbidezza» et de naïveté. Peut-être très douée», écrit Klaus Mann à propos de Carson McCullers. On trouvera dans *Le Tournant* (10/18) ce qui manque à l'autobiographie de McCullers: la réflexion. Marqué par un père (le très célèbre Thomas Mann) qu'il tient à distance, Klaus Mann craindra aussi d'être dominé par le nazisme et préférera s'exiler. Son autobiographie est celle d'un écrivain, mais elle constitue également le témoignage essentiel d'un Allemand qui, horrifié par le nazisme, voudra le combattre au sein de l'armée américaine.

Le Chinois Gao Xingjian, Prix Nobel de littérature, a lui aussi fui son pays pour incompatibilité politique. Dans *La Raison d'être de la littérature* (L'Aube, format poche), il rappelle: «L'écrivain est un homme ordinaire, peut-être est-il seulement plus sensible, et les hommes trop sensibles sont toujours plus fragiles. L'écrivain ne s'exprime ni en porte-parole du peuple ni en incarnation de la justice; sa voix est forcément faible, cependant c'est précisément la voix de cette sorte d'individu qui est beaucoup plus authentique.» Cette publication très stimulante réunit les discours que livrait l'auteur devant l'Académie suédoise et des dialogues éclairants avec Denis Bourgeois.

La littérature était la raison d'être de Virginia Woolf. Michael Cunningham témoigne de la fascination qu'il éprouve pour son œuvre, non pas en rédigeant une biographie, mais en écrivant un



roman très fin, *Les Heures* (Pocket), prix Faulkner et prix Pulitzer 1999. On y retrouve Clarissa, Virginia et Laura, personnages qui réferent à l'œuvre et à l'univers de Virginia Woolf dont les vies parallèles convergent de façon émouvante à la toute fin du roman. Un très bel hommage littéraire, et un excellent roman.

Le personnage de Colette a lui aussi marqué les lettres françaises. Michel del Castillo trace son portrait dans *Colette, une certaine France* (Folio), prix Femina Essai 1999. L'auteur retrace une œuvre qu'il a beaucoup fréquentée, examine la correspondance, questionne Gazou, la fille de Colette et amie de del Castillo. Ses livres nous donnaient l'image d'une femme gracieuse, généreuse, maternelle? On la découvre ici égoïste, presque mesquine, peu soucieuse de sa fille. Est-ce là la vérité sur Colette? Au lecteur de trancher (s'il le faut). Et si la plume élégante de Michel del Castillo lui donne envie de rester en sa compagnie, il pourra lire son journal, *L'Adieu au siècle* (Points), sorte de bilan

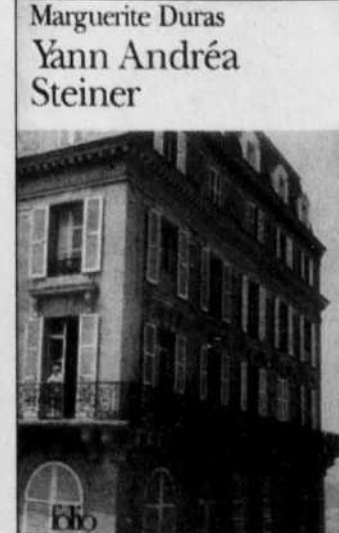
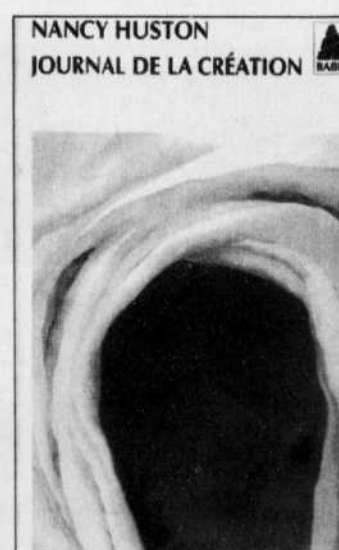


concernant l'état du monde avant le passage à l'an 2000. Le *Journal* d'Henriette Dessaulles (BQ) témoigne d'une époque plus lointaine. Écrites entre les années 1876 et 1881, ces pages contiennent la vie d'une jeune bourgeoise de Saint-Hyacinthe éprise de littérature, avide d'autonomie. Ce qui n'empêche pas l'amour de pointer son nez en la personne de Maurice, un «parti» auquel la famille d'Henriette résiste jusqu'à ce que l'évidence de leur amour l'emporte. Comblée, Henriette délaisse son journal (qu'en penserait Nancy Huston?) peu de temps avant son mariage, mais reviendra à l'écriture après la mort de son mari pour signer, de 1911 à 1946, une chronique hebdomadaire, *Lettre de Fadette*, dans les pages du *Devoir*. Rappelons qu'elle était la cousine d'Henri Bourassa, fondateur du quotidien. Un *Journal* mieux écrit que bien des romans historiques publiés aujourd'hui...

La mort de Marguerite Duras a aussi incité Yann Andréa, son singulier compagnon des der-



nières années, à faire un retour à l'écriture. Dans *Yann Andréa Steiner* (Folio), l'édition définitive du texte publié en 1992, on assiste à leur première rencontre, à Trouville. On y retrouve aussi les figures et les éléments qui traversent l'œuvre de Marguerite Duras: l'impossible amour entre une jeune femme et un petit garçon,



l'enfer nazi, la plage, la pluie, la nuit. Terminons avec le recueil de Sylvie Massicotte, *L'Œil de verre* (L'Instant même, format poche), où il n'est question ni d'écrivain, ni de littérature, mais où chacune des nouvelles (souvent dans sa chute) déstabilise le lecteur. N'est-ce pas là une des raisons d'être de la littérature?

LIVRES

ESSAIS ÉTRANGERS

Le soixante-huitard impénitent

Nos sociétés ont, sur le plaisir, une position ambiguë. D'abord, ouvertement, on nous commande, partout, de le rechercher, de «jouir aujourd'hui puisqu'on ne sait pas de quoi demain sera fait». D'autre part, toutes sortes de normes viennent empêcher moult plaisirs. Elles ne sont certes plus édictées, comme jadis, par une morale exigeante mais prennent la forme de principes interiorisés comme le culte du travail, de la performance, ou encore la déification de l'exercice physique, de la santé. Jadis, on entravait la pente du plaisir par des normes sociales contraignantes. Aujourd'hui, les «sacrifices», le refus des plaisirs, c'est l'individu qui se les impose puisque, dans notre modernité tardive, il revient à lui de se forger, de se construire. Il doit être l'auteur de lui-même, ce qui peut nuire au plaisir.

La question du plaisir, deux auteurs, en France, s'y sont récemment attardés de façon bien différente. Philippe Delerm, par un petit livre qui (signe des temps?) a connu un succès commercial fabuleux, a rendu hommage, par le truchement de patientes descriptions, aux plaisirs minuscules, telle la «première gorgée de bière». L'écrivain s'est attiré quantité de remarques méprisantes. Le succès littéraire suscite la jalousie! Mais il y a aussi une tradition, remontant entre autres à Tocqueville, qui déplore la petitesse satisfaite des plaisirs de l'ère démocratique. Les aristocrates, eux, avaient des «dépravations somptueuses». Nietzsche verrait en Delerm le prototype du «dernier homme».

Par ailleurs, un essayiste, Jean-Claude Guillebaud, s'est aussi fait, récemment, le contempteur d'une «tyrannie du plaisir», c'est-à-dire d'une morale hédoniste, conçue dans les années 60 et notamment en «mai 68», dont la maxime cardinale enjoignait de «jouir sans entraves».

Hervé Hamon, écrivain et éditeur (au Seuil), refuse, dans *Le Vent du plaisir*, à la fois les plaisirs petits, à la Delerm, et l'analyse de Guillebaud, qu'il qualifie de

«puritaine» (il ne cite ni l'un ni l'autre mais les allusions sont claires). Militant gauchiste dans les années 60, Hamon se dit «soixante-huitard impénitent», croit qu'il y a un héritage de 68 à défendre mais cherche en même temps à développer une conception exigeante et large du luxe et du plaisir.

Le Vent du plaisir, attention, ne se veut pas une thèse sur la question. Hamon, qui a longtemps mené une carrière d'essayiste d'enquête, avait décidé, dans ses derniers livres, d'écrire au je, de se raconter. Choix qu'il relie au thème du présent livre: «J'ai découvert que se faire plaisir peut être une agréable manière de s'approcher d'autrui [...] Se faire plaisir et faire plaisir semblent coïncider, j'ai décidé de poursuivre dans cette voie favorable.» Ainsi propose-t-il divers récits et anecdotes, prétextes à des réflexions diverses, voire à des divagations, jamais très éloignées de son thème.

Sur 1968, il déplore la «détestation qui s'apparente à une sorte de haine» ayant cours aujourd'hui en France. Il refuse notamment l'analyse, qu'il dit courante, selon laquelle, à partir de cette époque, «la machine désirante se serait emballée. Le laxisme se serait emparé de nos intellectuels, de nos gouvernants, de nos pédagogues et de nous-mêmes. Une onde de lubricité facile et d'éjaculation précoce aurait corrompu nos âmes, nos fils, nos filles et nos compagnes. Il serait temps, scrogeuigneu, de rentrer à la maison et de jouir exclusivement le vendredi, jour du poisson, sur une couche réglementaire». Non, répond-il, les années 60 ne peuvent être réduites à un «culte du je qui s'éclate», à un «moi narcissique porté aux nues». Il y aurait là un «contresens».

Les soixante-huitards célébraient aussi un monde de paix. Hamon répète constamment qu'il fait partie d'une des premières générations en France qui ont eu la chance de ne pas connaître la guerre. De plus, en réclamant la légitimité de son plaisir, cette génération désirait «l'autonomie», non l'individualisme. Dans ce schéma, selon Hamon, la collectivité importait énormément. C'est ensemble qu'on éprouvait le

grand plaisir de la révolte. Et l'état d'esprit ressemblait plutôt à cela: «Je veux mon plaisir et je le veux intense. Mais simultanément, je veux qu'autrui soit en droit d'émettre le même souhait et de le réaliser.» Y a-t-il pour autant une «pensée 68», comme Luc Ferry et Alain Renaut l'ont prétendu? Nul corps de doctrine ici, répond Hamon: «Marcuse plus Debord plus Guattari plus Althusser plus Lyotard plus Ginsberg égalent quoi? Rien d'homogène, rien d'autre qu'un verbe libéré, contradictoire, épris de sa propre contradiction, impossible à mettre au carré, impossible à réduire.»

Sauf que, malgré les dérapages et les erreurs (il faut lire Hamon décapant l'utopie des communes!), «changer la vie», c'a réussi, au moins en partie. À la satisfaction de l'auteur: «Je ne vais quand même pas, écrit-il, boudier mon plaisir qui est tout sauf solitaire, de penser plus librement, de croiser des femmes plus autonomes, d'engendrer des enfants moins soumis, moins conformes.»

Poches de résistance

Face au «vent du plaisir» qui transforme tout, il existe toutefois, selon Hamon, quelques poches de résistance. L'école française principalement, qu'il dit «chagrine» et ennuyeuse. On en aurait vaincu, selon lui, tout plaisir. Elle ne servirait qu'aux sélections. L'enquêteur qu'est Hamon n'a pas pu résister à aller pendant quelques semaines s'asseoir dans une salle de classe afin de se mettre dans la peau de l'élève contemporain. Ses commentaires: comme il est difficile de rester assis, plus de quatre heures par jour, à écouter des gens, souvent inintéressants, parler! «La durée légale du travail hebdomadaire est fixée à trente-cinq heures, écrit-il de façon un peu naïve. Pourquoi nos enfants ne bénéficieraient-ils pas, dans l'exercice de leur profession scolaire, soit durant presque deux décennies, des mêmes règles et des mêmes garanties que les parents?» Hamon déplore aussi le très grand nombre de matières enseignées, peu reliées entre elles. Nulle surprise qu'il fasse l'éloge de la pédagogie tout en dénonçant — c'est déjà ça! — le jargon de la didactique. Pour tout dire, le lecteur du Québec, où la pédagogie règne sans partage depuis

trop longtemps, avec les dommages concomitants qu'elle a pu entraîner, ne pourra que rester assez dubitatif face aux propositions de Hamon.

Dans ce *Vent du plaisir*, il y a donc de meilleurs chapitres. Notamment un, portant sur l'écriture, où l'auteur nous fait bien rire en décrivant toutes les stratégies de plaisir dont use l'esprit pour tirer un écrivain de son travail. Mais peut-être pour lui donner le temps de penser. Soulignons aussi un autre chapitre, plutôt touchant, portant sur le plaisir d'un cigarillo que l'auteur a partagé avec sa mère à la veille de la mort de cette dernière.

Ce livre, souvent agaçant par son ton baby-boomiste affecté et tutoyant, s'avère parfois habile et juste; drôle, aussi. La conception du «plaisir», qui y est malgré tout théorisée et célébrée, n'est pas que légèreté stupide, vaine et futile. Insaississable, certes — comme le vent, «tu ne peux l'archiver, tu ne peux en garder copie conforme, et lorsque tu prétends détenir une image de lui, c'est une figure dégradée» —, la conception que Hamon met en avant s'avère tellement exigeante et large que l'on se demande parfois s'il ne s'est pas trompé de mot en voulant déifier les «puritains», réactionnaires et autres méchants grincheux qu'il cherchait à réfuter.

LE VENT DU PLAISIR

Hervé Hamon
Le Seuil
Paris, 2001, 278 pages



Les habits neufs du censeur



SIGNETS

Marie-Andrée Lamontagne
Le Devoir

Dans toute histoire, il faut un vilain. En France, le Second Empire eut le sien en la personne d'Ernest Pinard, procureur substitué au Parquet de la Seine de 1853 à 1859, puis au Parquet de la Cour d'appel de Paris, avant d'être nommé ministre de l'Intérieur sous Napoléon III. À ces titres divers, l'avocat dut plaider dans nombre de causes où ses fonctions et ses idées l'amènèrent chaque fois à se ranger sans équivoque dans le camp de l'ordre et du bon droit, même musclé.

En provoquant le coup d'État de 1851, ratifié par un vote populaire en 1852, Napoléon III avait en effet rétabli en France une monarchie à poigne de fer, sans que le nouveau régime jouisse pour autant de la grandeur des rois précédents ou propose d'autre vision que celle qui accompagne le goût du pouvoir et la nécessité de s'y maintenir. Ce prince-là n'aimait guère les écrivains, encore moins les journalistes, en qui il ne voyait que des empêcheurs de régner en rond. Ernest Pinard sévit dans deux procès restés célèbres dans l'histoire littéraire: l'un intenté à

Flaubert pour *Madame Bovary*, l'autre à Baudelaire pour *Les Fleurs du mal*. En raison du zèle qu'il y déploya, il acquit bientôt la douteuse réputation d'être le censeur des écrivains.

L'histoire a souvent le dernier mot. Elle lui fit payer cher les quelques demi-victoires concédées de son vivant (et aussi quelques échecs) en faisant retomber le silence et l'oubli sur son nom aussitôt jetée la dernière poignée de terre sur son cercueil. Flaubert et Baudelaire, avec raison, figurent dans tous les manuels de littérature. Plus d'un siècle après l'insertion du poème dans un recueil qui fit scandale, la voix caressante d'Yves Montand récite *Les Bijoux* avec un enchantement intact. Impertinent, un certain fiacre abrite les amours adultères d'une petite bourgeoise rêveuse et n'a de cesse de narguer l'institution du mariage et la société qui a fait de cette prison féminine sa pierre d'assise. Et si Emma meurt à la fin, ce n'est pas pour que la morale soit sauve. De plus, on sait que le bourgeois Flaubert se moque tout autant des pauvres rêves de son héroïne que des valeurs de son milieu. C'est peut-être là ce qui oppose le plus radicalement les deux mondes. Équivoques, complexes, les écrivains doivent pouvoir demeurer insaisissables quand Ernest Pinard semble fait d'un seul bloc, celui du travail et de la volonté, qui ne servent souvent qu'à consoler de leur mauvaise fortune les oubliés du génie. Qui voudrait mieux connaître Ernest Pinard?

Alexandre Najjar est avocat et romancier. Des études de droit, ainsi que des origines excentrées

(il est né à Beyrouth), lui auront sans doute permis d'aborder le personnage avec plus de distance que ne l'aurait fait un biographe hexagonal. Cependant, *Le Procureur de l'Empire* (Balland, 2001) ne cherche pas à réhabiliter «l'homme qui persécuta Baudelaire, Flaubert, Sue...», comme le rappelle le sous-titre. L'ouvrage se veut d'abord une biographie et, certes, son auteur retrace le parcours du fils d'Aulun, monté à Paris pour ses études, qui deviendra procureur général sur le conseil d'un membre de sa famille où, «depuis des générations, on se fait volontiers magistrat ou soldat», tout comme celui-ci avait montré très tôt, à défaut de fantaisie et d'imagination, des dispositions pour la rigueur et l'éloquence des prétoires.

Sous la plume légère de Najjar, manifestement étranger aux visées exhaustives de ses confrères anglo-saxons en matière de biographies, le parcours du «petit Pinard», comme le moquaient ses détracteurs, devient le fil rouge guidant le lecteur dans une période de l'histoire politique et sociale française qui vit la censure érigée en arme non moins redoutable pour l'art et les idées que les mousquets ne le furent, sur les barricades, pour les hommes.

Un biographe doit-il aimer son sujet?, demande Najjar en guise de préambule. Le caractère détestable du sien lui aura au moins permis d'éviter le piège de l'hagiographie plus ou moins déguisée qui guette le biographe. Et puis, explique l'auteur, il y a péril en la demeure. Du visa d'exploitation retiré au film de Virginie Despentes à la condamnation pour dif-



famation de l'écrivain Mathieu Lindon et de son éditeur pour avoir l'un écrit, l'autre publié un roman intitulé *Le Procès de Jean-Marie Le Pen*, en passant par la garde à vue d'un professeur de lycée ayant fait lire à ses élèves *Le Grand Cahier* d'Agota Kristof, ainsi que l'interdiction faite à François Chandernagor de publier dans *Le Figaro* le feuilleton que lui avait inspiré un certain fait divers: quatre causes, rappelle-t-il, en l'an 2000 seulement, auront opposé des écrivains à l'appareil judiciaire français. Au Canada anglais, pendant ce temps, pourrait-on ajouter, un adolescent fêtait le jour de l'An en prison pour un devoir d'écolier pris au pied de la lettre...

Coupable de réalisme

Chaque fois, un délit de vraisemblance semble avoir été retenu contre les écrivains. Au nom du respect de la vie privée, ceux-ci n'auraient en somme le droit de

s'inspirer du réel qu'en prenant soin de le travestir jusqu'à le rendre méconnaissable. Telles sont les limites que l'époque, par la bouche de ses avocats, assignerait à la fiction.

Pourtant, n'y a-t-il pas quelque hypocrisie ou, à tout le moins, contradiction, de la part de la société actuelle, à élever au rang de principe sacro-saint le respect de la vie privée tout en permettant par ailleurs, voire en les encourageant, les confessions et les déballages de toutes sortes qui n'ont même pas l'art pour alibi mais le commerce et le voyeurisme des foules?

Ce que le législateur appelle encore le droit à la vie privée n'est-il pas devenu insensiblement, et plus cyniquement, le droit pour chacun de gérer son image publique? Tout individu, célèbre ou non, peut ainsi fabriquer son propre mythe en se donnant l'air, là de dévoiler, ici de cacher, jouant, selon ses intérêts et les circonstances, de la sincérité et de la pudeur comme autant d'instruments d'une image à construire, jusqu'à la faire se confondre avec son identité. Tout autant qu'avec le conformisme social né d'une rectitude politique qui peut obliger les écrivains à pratiquer l'autocensure, on se trouve peut-être là au cœur des «nouvelles formes de totalitarisme intellectuel» évoquées par Najjar au début de son livre pour justifier son intérêt à l'endroit d'un personnage qui aura fait de la censure l'outil de ses convictions.

«Le législateur a donné au pouvoir judiciaire une autorité discrétionnaire pour reconnaître si la morale est offensée, si la limite a été

franchie», plaide Ernest Pinard devant un Flaubert assis sur le banc des accusés. Et il ajoute: «Le juge est une sentinelle qui ne doit pas laisser passer la frontière.»

Ce langage de caserne est révélateur du terrain sur lequel se situe l'art. Il y aurait le clapier, il y aurait la garenne et il y aurait les gardiens. Pourtant, l'écrivain doit pouvoir donner une forme à toute question qui l'obsède, dût-il la poser différemment selon que la censure est brutale ou insidieuse, qu'elle dit son nom ou se drape dans la vertu bien-pensante, dût-il ne pas connaître lui-même la réponse. Cette mise à plat est constabulatoire à toute œuvre d'art qui aspire à être autre chose que divertissement.

Il va de soi qu'aucune société, aucun pouvoir, aucun ordre établi, même le plus libéral, ne peut accorder à l'artiste ce blanc-seing. Inévitablement, une partie de cache-cache s'engage donc. Dans la solitude de sa chambre, l'écrivain sait que Molière trouvera tous jours des Tartuffes sur son chemin. Il se prépare. Il ruse. Et il arrive que la nécessité de ruser soit le plus fécond des aiguillons. Quelle sera la réaction des lecteurs? Ignorance, indignation ou indifférence: le monde va à ses plaisirs et ne veut pas toujours être réveillé. Le censeur peut compter sur quelques alliés.

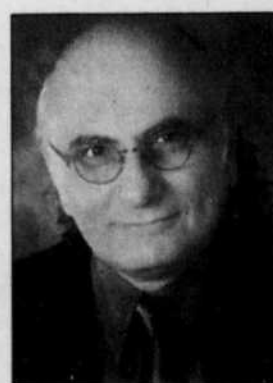
LE PROCUREUR ET L'EMPIRE

Ernest Pinard (1822-1909)
Alexandre Najjar
Balland
Paris, 2001, 364 pages

LES INTOUCHABLES

René Lévesque
et la communauté juive
de Victor Teboul

Pour souligner le 169^e anniversaire de l'obtention du droit de vote par les Juifs du Québec, le lancement aura lieu le mardi 5 juin à la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal.



Venez rencontrer Victor Teboul

à la Librairie Champigny

dans le cadre d'un entretien avec M. Osée Kamga, critique littéraire à l'hebdomadaire ICI,

le jeudi 7 juin, à partir de 19 h
au 4380, rue Saint-Denis, à Montréal.

VICTOR TEBOUL
René Lévesque
et la communauté juive

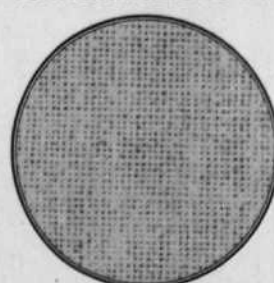


une présentation du
Conseil des arts textiles du Québec
tél. 514.524.6645 • www.catq.qc.ca

Tissus
URbains

4 / 24 juin 2001

une rencontre inédite entre textile et vidéo
18 installations in situ dans une ville en mutation



Carole Baillargeon, Ivon Bellavance, Marie Lynda Bilodeau, Lou Cabeen, Caroline Gagné, Louis Hains, Michelle Héon et Emmanuelle Baud, Charlotte Herben, Annie Martin, Shelley Miller, Dominique Noreau, Clio Padovani, Amélie Pellerin, Ana Rewakowicz, Ruth Sheuing, Leila Sujir, Maren K. Ullrich, Lisa Vinebaum

8 juin 20 h : Soirée inaugurale à la SAT

Tables rondes, les mercredis de 5 à 7 à la SAT

6 juin : Textile numérique (en anglais), entrée libre

ICARI (Institut de création artistique et de recherche infographique) 55, avenue Mont-Royal Ouest, 5^e étage

Mai (Montréal, arts interculturels) 3680, rue Jeanne-Mance

SAT (Société des arts technologiques) 305, rue Sainte-Catherine Ouest

Installations extérieures 3675 et 3700, rue Saint-Dominique

LES ARTS

ARTS VISUELS

Sur quelques autofictions actuelles

MÉTAMORPHOSES ET CLONAGE

Gilles Barbier, Vanessa Beecroft, David Blatherwick, Marie-Claude Bouthillier, Janieta Eyre, Nathalie Grimard, Marc Quinn, Reva Stone, Spencer Tunick, Xavier Veilhan, Zhang Huan
Musée d'art contemporain de Montréal

Du 25 mai au 2 septembre 2001

MARIE-ÈVE CHARRON

Métamorphoses et clonage. Elle était attendue, cette exposition que le MACM réservait pour sa saison estivale. Depuis quelques semaines déjà, la devanure de l'institution attirait les regards du public avec cette image de corps nus inertes massés sur un pavé urbain, reproduction d'une œuvre de l'artiste américain Spencer Tunick. Au dire de certains toutefois, c'est l'actualité du thème, et la part de craintes mêlées de fascination qui l'accompagne, qui aura plus que tout suscité l'attention. Si effectivement le second terme du titre est d'usage courant dans les conversations actuelles — l'exploit autour de la brebis Dolly aurait été l'événement déclencheur —, le premier, «métamorphose», occupe pourtant les humains depuis beaucoup plus longtemps. Et de l'un à l'autre, entre le passé et le présent, entre les moyens d'autrefois et ceux d'aujourd'hui, un pont serait jeté.

Si, donc, l'exposition veut remuer une tradition investie notamment par la littérature, depuis Ovide jusqu'à Kafka, pour ne nommer que les plus évidentes références, elle veut surtout mon-

trer les inflexions apportées par le discours et les pratiques scientifiques maintenant que ceux-ci ont rattrapé l'imaginaire. Nul doute toutefois que le secret des laboratoires doit être levé; les artistes reconnaissent l'univers des biotechnologies comme un espace fantasmagorique supplémentaire sur lequel s'arrêter pour en interroger les effets, en détourner les issues prévisibles.

C'est en fait dans cette perspective, mais sans que les liens avec la science soient explicitement pointés, que la commissaire Sandra Grant Marchand a réuni onze jeunes artistes dont quatre proviennent du Québec et du Canada. La diversité de leur pratique a été regroupée sous trois thèmes, lesquels trahissent bien l'étendue de la question que l'on a voulu embrasser: «la fusion du corps dans la nature, la transgression des formes animales et humaines ainsi que la duplication et la multiplication de la figure humaine».

L'avenue de l'autoportrait, à travers des déclinaisons qui ne sont pas toujours des plus stimulantes, est sans conteste privilégiée dans cette exposition. En cela, on comprendra que ce qui est le plus dérouté avec les biotechnologies et leurs fantasmes, c'est la vision traditionnelle du corps et son image comme creuset de l'identité. Sans céder aux discours alarmistes, plusieurs artistes ont visé à marquer positivement cette expérience de soi — pour reprendre ici une hypothèse soutenue par Jean-Ernest Juos dans la publication qui accompagne l'exposition — par la représentation et les différentes stratégies d'altération.



Polyfocus 1, 1999, de Gilles Barbier

L'autre en moi

À l'amorce du parcours, lequel du reste n'est pas des plus soignés, les œuvres étonnantes de la série *Lady Lazarus* (1998-2000), de Janieta Eyre, inscrivent d'emblée les enjeux autour de la duplication de soi. Bien que ne faisant pas directement référence à la reproduction par clonage, les photographies grands formats de l'artiste font voir des autoportraits dont les dispositifs fictionnels sont exacerbés.

Dans des espaces artificiels — dont les couleurs toniques de certaines photographies ne parviennent pas à retirer les effets étouffants instaurés, dès le départ, par d'autres en noir et blanc —, la figure de l'artiste apparaît en position frontale accompagnée de son double, celui-ci jamais tout à fait

similaire. Sous les jeux de masques, de maquillage et de costumes — stratégies, en définitive, qui apparaissent plutôt convenues dans le cadre de cette exposition —, la représentation de soi révèle un sujet privé d'unité et en perpétuelles transformations. Toujours imparfaite, l'adéquation à certaines catégories identitaires (le sexe, le genre, le statut social, la race) laisse béantes des interstices où s'infiltrent l'incertitude.

Ce caractère labile de l'identité rejoint également le jeu de duplication emprunté par Gilles Barbier dont les œuvres photographiques seront certainement parmi celles qui retiendront le plus l'attention. Les séries *Polyfocus* (1999) et *Planqué dans l'atelier* (1995-96) font voir tour à tour la

multiplication et le morcellement de la figure de l'artiste dans un lieu loin d'être innocent, à savoir l'atelier; est attaqué ici le mythe de l'artiste romantique pour qui l'isolement de l'atelier assure l'inspiration.

La répétition est à penser autrement chez Vanessa Beecroft. Des vêtements identiques donnent l'apparence d'uniformité aux individus qu'elle rassemble dans des images numériques ou vidéo. L'anonymat de cette masse est contrecarré par un dosage efficace des éléments de la mise en scène permettant ainsi de laisser poindre avec subtilité les particularités de chaque corps. Àilleurs, ce sont ces corps nus étendus que des configurations précises rassemblent dans les épreuves pho-

tographiques de Tunick. Y sont activés des ressorts similaires à ceux de Beecroft dans la mesure où, selon la proximité du regard, ces corps sont soit reconnus pour leurs spécificités, soit indifférenciés au profit du tout qu'ils forment en symbiose avec leur environnement. Ces résultats statiques — qui peuvent finir par lasser — offerts par les photos trouvent un complément fort appréciable avec *Dermaflux* (1998), un vidéogramme qui restitue toute la dimension participative inhérente à la démarche de l'artiste.

C'est aussi cette voie de la «fusion du corps avec la nature» que *Multiple Horizon* (1998), de David Blatherwick, entend de montrer avec un dispositif qui évite les évidences. L'image du corps est négociée à partir des frontières de plusieurs écrans vidéo qui en multiplient un certain fragment placé à l'horizontal. Sans la bande sonore qui rapporte des sons humains, la ligne esquissée par le corps tendrait davantage vers l'évocation d'un paysage, malgré la respiration qui l'anime. L'œuvre s'efforce avec efficacité de maintenir cet état indéfinissable, d'oscillation.

Au détour d'autres cimaises, les œuvres de Marie-Claude Bouthillier et de Zhang Huan arrêtent leur propos sur ce qui est le plus fondamentalement atteint par le clonage, soit la filiation et la généalogie. L'inscription obsessive des initiales de Bouthillier fait du nom une amarré étrangement ambivalente, alors que Huan aborde des registres plus près de la douleur. Son visage en gros plan rendu par la série *Foam* (1998) y montre la bouche — lieu de la parole et aussi, selon un certain topos, de l'inspiration poétique —, servant de support à une photo de famille. Se cristallise là le heurt irréconciliable entre l'histoire de la famille et le présent de l'artiste. Du travail de cet artiste toutefois, le spectateur ne pourra pas avoir une juste mesure, puisque la performance est en premier lieu son champ de pratique.

S'attarde également sur la souffrance le récit médical de soi que livre Nathalie Grimard. Le recensement minutieux de son état physique journalier a été transcrit par le rythme régulier de l'aiguille à broder, exercice compulsif qui visait à ramener l'objectivité convenue du relevé médical sur un terrain plus personnel. Si ce corps-là est veillé dans ses moindres soubresauts, c'est peut-être aussi pour faire contrepoids à sa possible disparition ou du moins à ses médiations technologiques toujours plus grandes qui en effacent la chair (Reva Stone).

Toute livrée à une traversée des frontières — des disciplines, des identités et du corps même —, l'exposition a voulu s'attaquer à un sujet de l'heure dont l'étendue aurait pu être endiguée en ciblant plus étroitement les enjeux activés par le titre. En ouvrant grande la porte à la question du corps, c'est comme si on n'avait pu que réitérer son caractère indicible en ne pouvant pas renoncer, dans la démonstration, à un certain éparpillement.

FRANÇOIS AUBRUN

BRUMÉ SILENCE TRANSPARENCE

PEINTURES - ŒUVRES RÉCENTES

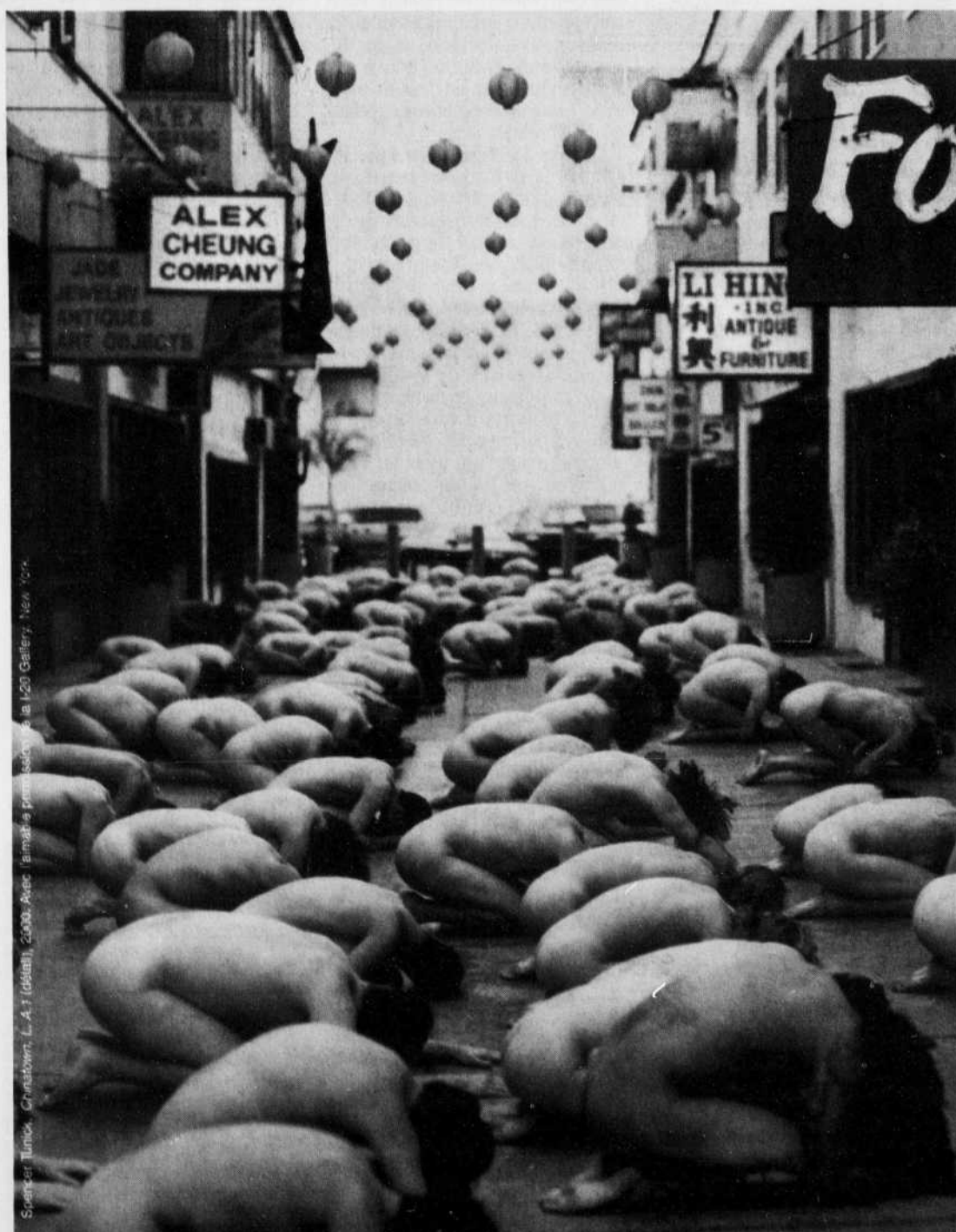
OUVERTS TOUS LES DIMANCHES

2001 mai 15 • 13 juin 2001



HAN ART CONTEMPORAIN

460, rue Sainte-Catherine Ouest, Espace 400, Montréal. Tél. : (514) 876-9278. Téléc. : (514) 876-9241



MÉTAMORPHOSES ET CLONAGE

DU 25 MAI AU 2 SEPTEMBRE 2001



MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL

Québec



Pentacom SC&R

Renseignements : (514) 847-6226

Métro Place-des-Arts

www.macm.org

Rita Letendre

Les éléments

Peintures récentes et publication
d'une importante monographie couleurs

Jusqu'au 30 juin

GALERIE SIMON BLAIS

459, rue Clark Montréal H2L 2T5 (514) 843-1165. Ouvert du mardi au vendredi 9h 30 à 17h 30 et le samedi 10h à 17h

GALERIE BERNARD

RUSDI GENEST

EXPLOSIVITÉS ET TEMPS D'ARRÊTS

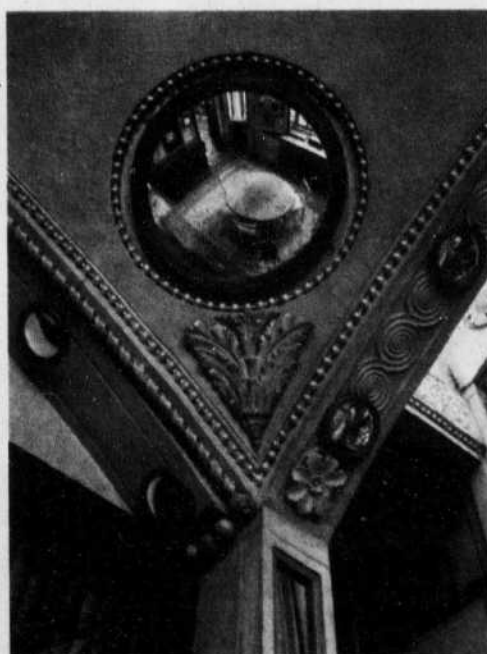
Sculptures

DERNIÈRE JOURNÉE

90 av. Laurier Ouest. Tél. : (514) 277-0770

mardi, mercredi, vendredi de 11 h à 18 h, jeudi de 11 h à 20 h, samedi de 12 h à 17 h

Photo: © Richard Bryant, Accord



john soane 1753-1837

du 16 mai au 3 septembre 2001

CCA

Centre Canadien d'Architecture

1920, rue Baile, Montréal 514 939 7026 www.cca.qc.ca



Merrill Lynch

Une exposition de la Royal Academy of Arts, Londres, et du Sir John Soane's Museum.



Banque de Montréal



Caisse d'épargne

MARIO MEROLA

Dessins et reliefs

(514) 381-6338

INTERDIT
Exposition d'art non visuel

du vendredi 27 avril
au 23 juin 2001



Julie Hébert

Heures de visite : les mercredis et les jeudis
de 13 h à 17 h, les vendredis de 13 h à 21 h,
les samedis de 12 h à 21 h et les
dimanches de 12 h à 17 h.

L'entrée est libre.

Autoroute 15, sortie 7, direction boulevard
de la Concorde. Métro Henri-Bourassa :

autobus 40 ou 61

SALE
ALFRED-PELLERIN
MAISON DES ARTS DE LAVAL
1395, boulevard de la Concorde Ouest

Une présentation du Service de la culture, des loisirs et de la vie communautaire

◆ LE DEVOIR ◆

Le design d'intérieur vient de tenir salon à la Place Bonaventure, les 24, 25 et 26 mai derniers. Le SIDIM (Salon international de design d'intérieur de Montréal), qui fêtait ses 13 ans, est pour beaucoup de professionnels un rendez-vous à ne pas rater.

SYLVIE BERKOWICZ

On trouve, c'est vrai, toutes sortes de produits au SIDIM, de l'objet de création à l'objet industriel, du mobilier résidentiel ou de bureau, des revêtements de sol, des appareils sanitaires, de la quincaillerie ou des matériaux. Si le grand public est invité à venir visiter le salon, on sent bien que la vocation première du SIDIM est de servir de lieu de rencontre et d'échange entre les intervenants du milieu. Tous les architectes et designers d'intérieur n'ont pas la chance de visiter les grands salons internationaux et, même si l'éventail des produits étrangers proposé est limité, il donne une bonne idée des produits et services disponibles au Québec.

Enfin, et c'est là véritablement le plus grand intérêt du SIDIM, on y trouve des fabricants et des designers québécois qui y présentent leurs dernières créations, qu'elles soient déjà produites et manufacturées ou qu'elles soient encore à l'état de prototypes. Une façon rapide de prendre le pouls de la création québécoise.

Pour ces designers, regroupés dans un espace qui leur est réservé au cœur du salon (la Tribune des designers), le SIDIM agit vraiment comme levier. Certains y testent l'intérêt du public, beaucoup espèrent y faire des rencontres fructueuses, y trouver un fabricant, un agent, un distributeur.

Pour Ginette Gadoury, présidente et fondatrice du SIDIM, c'est un volet important du salon. «Notre rôle est de faire connaître des talents, mais également de renforcer le rôle des leaders. Tous les designers présents à la Tribune n'en sont pas au même point dans leur carrière et tous n'ont pas les mêmes attentes.»

«Certains participants, par exemple, ne sont pas prêts à exporter, mais grâce à la couverture médiatique qu'ils peuvent avoir à l'étranger, leur position est renforcée localement. On fait un bout de chemin pour eux et on le fait grâce à des organismes comme Développement économique Canada, le ministère de l'Industrie et du Commerce ou encore la SODEC, qui nous permettent de leur demander un coût minimal pour la location de l'espace.»

Beaucoup avaient déjà remarqué le travail de Christian Chauveau lors du dernier SIDIM. Il y présentait pour la première fois sa collection de salières et poivrières en argent ou en bois précieux, un travail particulièrement créatif d'orfèvrerie. Cet ancien joaillier d'art veut mettre de l'art sur la table, donner un sens poétique ou drôle aux gestes les plus triviaux. Dans cette même lignée, il présentait cette année le savon Dolly, inodore, en glycérine végétale pure et... énorme!

Christian Chauveau explique: «C'est un clin d'œil! À l'heure où les implants se multiplient, on a décidé de prendre de l'avance et d'en faire les plus gros possibles! Pour être plus sérieux, on voulait transformer le savon qui, de façon générale, est un objet uniquement usuel et un peu moche. On en a fait une sculpture qui reste longtemps dans la salle de bains et que vous pouvez façonner à votre plaisir. Donc chaque fois que vous vous lavez les mains, ça devient une expérience sensorielle et intéressante au lieu d'un geste banal et triste.»

Expérimentations, détournements, clin d'œil, enfin le design québécois ose, explore et s'amuse. Il est souvent le fruit de rencontres, comme celle d'un commerçant passionné et fondateur du premier bar à eau de Montréal, Yann Heberlot, d'Exos, et d'un designer spécialisé dans le travail du métal, François Bérout.

De cette rencontre est née la table Arche, une surface douce en acier inoxydable traversée en son milieu par un courant d'eau. Discrètement cachée dans le piétement de la table, une pompe comme celle des fontaines de jardin fait circuler l'eau en circuit fermé.

Si l'on imagine encore mal cette table dans nos salles à manger, elle devrait faire bonne figure à l'extérieur, sur les terrasses et dans les jardins, ou servir de comptoir pour un fleuriste ou un restaurateur. Sur le même principe, le tandem a créé

FORAME

RÊVES D'AUJOURD'HUI

Objets de demain



Chaise Box.
Designers: Jean-François Jacques (ADIQ) et Claude Mauffette (ADIQ)

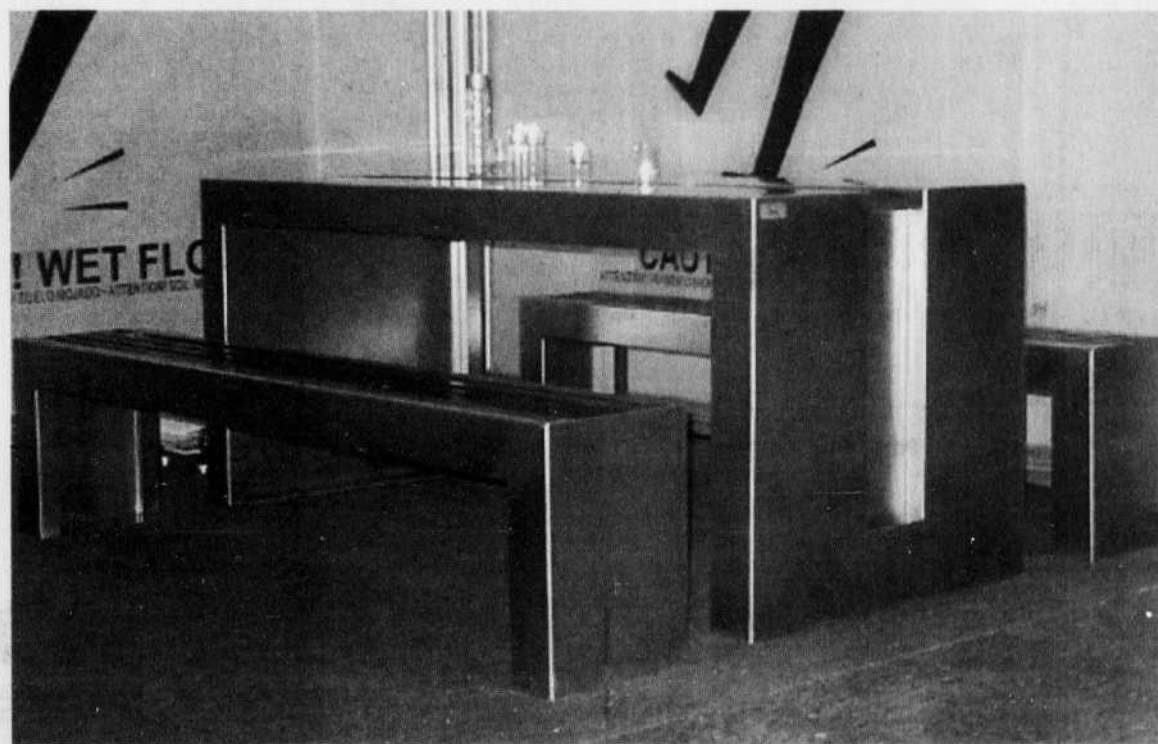


Table Arche, design de François Bérout

un présentoir vertical qui peut accueillir des bouteilles d'eau comme des produits de beauté.

Jean-François Jacques et Claude Mauffette sont loin d'être des débutants dans le milieu du design. Chacun a déjà une carrière fructueuse et riche en succès, tous deux ont fait partie de l'exposition Montréal 5 qui a voyagé longuement en Europe. Jean-François Jacques, fondateur de Météore Design, a conçu de nombreuses chaises, et en particulier le tabouret Saturne, sélectionné pour les casinos du Québec. On doit à Claude Mauffette, designer industriel, des inventions comme le pied de table Klip, les tapis Sauve-pantalons et le fameux Hyperwalk, des freins pour patins à roues alignées.

Tous deux planchent ensemble depuis plus de deux ans sur un projet de chaise, Box, aujourd'hui achevé et présenté pour la première fois au SIDIM.

Rivés à une structure en tube d'acier chromé, le siège et le dossier de cette chaise sont faits de deux feuilles d'aluminium plié. Ce procédé a permis de minimiser considérablement l'outillage et l'usage de l'aluminium ouvre d'innombrables possibilités quant aux couleurs et aux finis.

Belles proportions, coûts de production maîtrisés, déclinaisons diverses, les designers ont bien réussi leur mandat; il reste deux étapes importantes à franchir: la fabrication et la distribution. Avis aux intéressés!

Dans la foulée, Jean-François Jacques était fier de montrer son invention CD Case Clip On, une petite baguette en plastique qui se fixe sur la tranche d'un disque compact, permettant à la fois de grossir les caractères et de classer les disques selon des codes de couleurs. Cette invention brevetée est déjà en fabrication et va trouver bientôt sa place chez tous les disquaires de la province, et pourquoi pas du monde entier!

Une baignoire-meuble

Même préoccupation chez Diane Létourneau, de Dolce design, qui est sur le point de concrétiser une entente

avec un fabricant pour la baignoire qu'elle a présentée il y a un an au salon. «L'an passé, c'a été fructueux; cette année, on verra! J'expose au SIDIM parce que ça m'apporte un "thrill"; ça permet de voir si le public a un bon feeling avec le produit, c'est une grande satisfaction.»

Diane présentait la semaine dernière un nouveau prototype, une baignoire-douche munie de tous ses rangements, un meuble complet à insérer à l'intérieur de la salle de bains. Cet élément modulaire repense la façon d'aménager cette pièce de la maison, un peu à l'image de ce qu'est devenu l'îlot central dans la cuisine moderne. On tourne autour et on s'y enferme pour plus d'intimité ou simplement d'étanchéité à l'aide de stores imperméables qui se déroulent sur deux, trois ou quatre côtés!

Diane Létourneau, comme Christian Chauveau, Jean-François Jacques et Claude Mauffette, a vu son travail récompensé par l'attribution d'un certificat d'excellence remis par le SIDIM. «Ça motive de recevoir cet encouragement; on se dit que nos idées ne sont pas toutes folles, qu'il y a peut-être moyen de faire quelque chose de concret avec ces concepts. Ça nous donne le courage d'aller jusqu'au bout pour les réaliser et les mettre en marché, ce qui est très compliqué et très long.»

Malgré sa taille limitée, la Tribune des designers a donc réservé de bonnes surprises, dans une gamme plus élargie de produits. Mentionnons les meubles écologiques d'Obbo Design, faits de paille de blé et de toile de coton, ou les accessoires pour la maison simples et beaux de la compagnie Zweimineral.

Série limitée est une autre section thématique du SIDIM consacrée aux artisans. Ébénistes, céramistes, artistes verriers s'y sont retrouvés dans un espace un peu froid installé trop en marge du salon. Pourtant, le travail des artisans s'inscrit plus que jamais dans le design. Architectes et designers d'intérieur font de plus en plus appel à eux pour quelques éléments signés et exclusifs qui, tout en donnant une touche artistique

aux lieux, se marient avec les éléments les plus contemporains d'un décor.

Après avoir exploré le domaine des arts de la table, la céramiste Pascale Girardin a laissé de côté bols, assiettes et autres plats à sushi, sujets aux caprices des détaillants, pour se concentrer sur la création de murales en céramique. Montréal est pleine de ces murales et Pascale Girardin est décidée à ne pas laisser la tradition se perdre.

Sa première murale avait trouvé place dans le décor zen et japonisant du restaurant Soto de Mont-Tremblant, aménagé par le designer Jean Pierre Viau. Depuis, Pascale Girardin a poussé sa recherche, créant des surfaces d'ombre et de lumière, des reliefs aux formes douces ou sculpturales, le tout dans des teintes naturelles qui s'intègrent bien aux matières brutes, sans accaparer toute l'attention.

À ses côtés, Annie Michaud, artiste-verrier, présentait pour la première fois sa collection au SIDIM. Pour elle aussi les portes du design s'ouvrent et de plus en plus nombreux sont les professionnels et leurs clients qui réclament exclusivité et créativité. «On peut produire toutes sortes de trucs: des luminaires, de la vaisselle, des cloisons... Il y a tellement de possibilités, des objets fonctionnels et utilitaires, c'est ça, du design! Ici on rencontre les designers et c'est important de se faire connaître. On est une petite communauté, les artistes-verriers, mais comme nous sommes souvent enfermés dans nos ateliers, les gens ne nous connaissent pas. Alors il faut sortir!»

Ginette Gadoury conclut: «En présentant une grande variété d'exposants et de produits, on est certains de toujours montrer quelque chose de nouveau au salon. Ce ne sont pas toutes les entreprises qui ont des nouveautés chaque année. Certaines sont en période évolutive, d'autres en période plus lente.

Les projets spéciaux comme la Tribune des designers ou Série limitée, ou encore comme Sélection Intérieurs [projets d'aménagements intérieurs] ou Extérieurs [architecture] forment l'image du SIDIM, c'est là que l'on sent les changements, les tendances et... ce sont des points d'attraction pour les médias!»



Bain-douche, design de Diane Létourneau

IDM

Institut de Design Montréal

390, rue Saint-Paul Est
Marché Bonsecours (niveau 3)
Montréal (Québec)
Canada H2Y 1H2
Téléphone : (514) 866-2436
Télécopieur : (514) 866-0881
Courriel : idm@idm.qc.ca
Site Web : <http://www.idm.qc.ca>

Mois du design 2001 : dernier jour du SIDIM, événement incontournable !

Parmi les manifestations de cette dernière semaine du Mois du design 2001, le 13^e Salon international du design d'intérieur de Montréal se tient depuis jeudi dernier à la Place Bonaventure. Aujourd'hui étant la dernière journée, il n'est pas trop tard pour aller visiter ce haut lieu du design d'intérieur.
Information SIDIM : (514) 284-3636

Pour l'événement, l'IDM occupe un emplacement de 3 000 pi² (kiosque 240). On y présente notamment les réalisations des lauréats et des finalistes des concours "Les Prix de l'IDM", "Jumelages universités-étudiants-entreprises" et "Concours design étudiant 2001". En tout, ce sont 13 produits et projets primés lors du Gala

de l'IDM, tenu le 16 mai dernier, qui bénéficient d'une visibilité dans le milieu du design ainsi que 4 produits primés au Salon international des inventions de Genève.

Avec le thème "Le design en personne", les visiteurs déambulent via le Carrefour SDIQ, l'exposition de l'Institut de Design Montréal, les Extérieurs, France 2001, le Business, la Sélection intérieurs, la Série Limitée, la Tendenza Italia, la Tribune des Designers et Zoom-Design Canada.

L'édition 2001 du Mois du design se terminera avec les événements suivants :

Association des architectes paysagistes du Québec (AAPQ)
Les Tours guidées proposent un circuit en autobus d'une durée de 3 heures ayant pour thème :
"Les ruelles de nos quartiers", le 27 mai à 13h30.
Réservations : (514) 521-7802.

Société de développement du boulevard Saint-Laurent
- Circuit Commerce Design Montréal "La Main : Laboratoire du design de commerces et haut lieu de l'histoire", animé par l'autre Montréal.
27 mai, 13h30.
Réservation obligatoire : (514) 286-0334

- Conférence sur la valeur économique du design avec Titi Poldma, professeure invitée à l'Université de Montréal.
- Dévoilement des gagnants du concours "Vitrine"
- Mini-exposition des projets "Consultation design"
30 mai, 12h. Salle Alfred Dallaire, 4231 boul. Saint-Laurent. Inscription obligatoire : (514) 286-0334

Université Concordia, Département de "Design Art"
- Exposition annuelle sur le design écologique
28 mai au 2 juin.
- Vernissage de l'exposition, le 29 mai, à 18h.
Galerie VA, 1395 boul. René-Lévesque Ouest
Information : (514) 848-4626

LE DEVOIR

JARDINS

Se planter dans le temps

Pour cinq ans, 25 ans, un siècle...

Un cep de vigne centenaire, noueux, sculptural, qui prend appui sur une pergola rustique et dont les jeunes pousses vigoureuses portent des feuilles de dentelle, des vrilles et des grappes translucides gorgées de soleil. On imagine sous le sol un puissant système racinaire. Cette image associée à l'Europe nous fait rêver. Je vous propose dans les quelques paragraphes qui suivent de concrétiser ce fantasme dans votre entourage immédiat.



Mario Cliche
♦ ♦ ♦

C'est une évidence, mais je le souligne quand même: s'il y a des vignes centenaires, c'est que des gens en ont planté il y a un siècle! Heureusement, vous n'avez pas à attendre des décennies pour jouir de vos vignes; le plaisir est immédiat. D'abord, celui des yeux. Le jeune plant que vous placez en terre émet très tôt des pampres aux extrémités souvent pourpres ou cuivrées. Les feuilles de vigne, profondément découpées, sont d'ailleurs très élégantes et comestibles. Lorsque nous les observons à contre-jour, en fin de journée sous une pergola par exemple, elles apparaissent particulièrement lumineuses. À l'automne, si vous cultivez des cépages hâtifs, leurs teintes, jaunes pour la plupart, mettront en valeur les grappes de fruits bleutés. En hiver, le plant défeuillé est très joli sur fond de neige, qu'il soit très jeune ou âgé. Et que dire du spectacle d'une vigne sur laquelle la neige s'est accumulée! Les vignes se fixent à leur support grâce à des vrilles. Ces dernières, si elles ne trouvent rien à quoi s'accrocher, vont se tire-bouchonner dans le vide, ce qui ajoute à leur charme. Votre première récolte ne sera pas de raisins mais de sarments. Comme nous le verrons plus loin, il faut fortement tailler les vignes pour les mener à bien produire. Avec ce bois de taille, vous pourrez fabriquer divers objets, dont le premier sera probablement une couronne où viendront s'ajouter d'autres trésors de votre jardin.

Que vous le vouliez ou non, le temps passera et, si vous plantez ce printemps, vous cueillerez vos premiers raisins en automne 2003! Si vous continuez à prodiguer des soins minimes à votre vigne, la vendange grossira d'année en année. Lorsque tout l'espace disponible sera envahi, c'est la qualité des fruits qui s'améliorera. Alors, vous penserez peut-être à la vinification, mais c'est une tout autre histoire. Revenons sur terre.

Les vignes en sol québécois

Est-ce possible au Québec? Oui, pourvu que vous respectiez les conditions suivantes.

■ Utilisez des cultivars rustiques, c'est-à-dire capables de survivre à l'hiver sans protection. Il en existe plusieurs maintenant.

■ Prévoyez beaucoup d'ensoleillement. Plus il y a de soleil, meilleure sera la croissance. Les maladies fongiques, qui se développent dans des conditions humides, seront ainsi restreintes. Il en résultera des fruits de meilleure qualité.

■ Que le sol soit bien égoutté. L'eau stagnante est l'un des pires ennemis de la vigne.

■ Utilisez une terre pas trop riche en matière organique. Celle-ci, en se décomposant, libère de l'azote, qui stimule trop la croissance de la plante et l'empêche de bien

s'aoûter à l'automne. Évitez les terres noires et les apports importants de fumiers.

Quelle dimension aura cette plante? C'est à vous de décider. Ce peut être une vigne modeste sur un petit treillis de un mètre sur un mètre. Elle peut courir le long d'une clôture de perches, monter à l'assaut d'une galerie au deuxième étage ou créer une grande zone ombragée d'un patio en recouvrant une immense pergola.

Comment tailler la vigne

À partir du moment où vous aurez planté une ou quelques vignes et qu'une année se sera écoulée, vous vous demanderez comment tailler. Voilà la question! Contrairement à ce que certains prétendent, il n'est pas nécessaire de sortir directement de la cuisine de Jupiter ou de faire partie d'une famille de vignerons depuis au moins cinq générations pour oser tailler une vigne. Demandez à 15 viticulteurs comment tailler une vigne et vous aurez 15 réponses différentes. Pour ces producteurs, ces variantes ont un impact important sur la qualité et le rendement. Pour vous, ces notions ne sont pas vitales. Aussi vais-je vous proposer une méthode simple, applicable à toutes sortes de situations et qui vous assurera une récolte abondante. Il s'agit de la méthode Guyot.

Lorsqu'on comprend comment une vigne se développe, il est facile de raisonner cette taille. Laisée à elle-même, une vigne devient rapidement un fouillis de branches qui produisent beaucoup de feuillage et peu de fruits. C'est un paradis pour les insectes et les maladies. Il faut donc ouvrir la plante pour que toutes ses parties soient exposées au soleil et favoriser la circulation de l'air. Il est très important de se rappeler que les grappes qui se forment

Il n'est pas nécessaire de faire partie d'une famille de vignerons depuis au moins cinq générations pour oser tailler une vigne

une année étaient déjà préformées dans les bourgeons lors de la chute des feuilles, l'automne précédent. Ces bourgeons fruitiers sont situés sur les pousses de l'an passé, là où se trouvaient les feuilles. Il faut donc laisser du nouveau bois pour avoir des fruits. Certaines vignes ne sont pas fertiles sur les premiers bourgeons à la base de la nouvelle pousse; d'autres, oui. En laissant des sarments de six à douze bourgeons, vous êtes assuré d'obtenir des grappes. C'est une taille longue. Avec le temps, si vous constatez que vos vignes sont fertiles sur les bourgeons de la base, vous pourrez opter pour une taille plus courte. Ce bois fruitier doit être accompagné d'un courson de remplacement, c'est-à-dire d'une petite branche de deux à trois bourgeons. Ceux-ci donneront de nouvelles pousses pendant la saison. L'an prochain, la branche qui a porté fruits sera complètement enlevée et vous referez la taille Guyot à partir des nouvelles tiges issues du courson de remplacement, et ainsi de suite.

Lorsqu'une vigne est vigoureuse, il n'est pas inhabituel d'avoir à enlever jusqu'à 90 % de ses nouvelles pousses lors de la taille fruitière, laquelle doit être faite au printemps, avant la reprise de la croissance. C'est une activité fort agréable par une des premières journées ensoleillées du mois de mars que de tailler sa ou ses vignes. Dès que le sol se réchauffera un petit peu, le cep ainsi taillé perdra beaucoup de sève par les coupes fraîches. On dit alors que la vigne pleure. Ne soyez pas triste, bien au contraire, car ces pleurs sont le signe d'une bonne santé de la plante et ne lui sont en rien préjudiciables. Elle se consolera et séchera ses pleurs.



SOURCE INSTITUT DE TECHNOLOGIE AGROALIMENTAIRE DE SAINT-HYACINTHE

Vous n'avez pas à attendre des décennies pour jouir de vos vignes; le plaisir est immédiat. D'abord, celui des yeux. Prête pour la vendange, la vigne resplendit de couleurs. À l'automne, si vous cultivez des cépages hâtifs, les teintes des feuilles de la vigne, jaunes pour la plupart, mettront en valeur les grappes de fruits bleutés. En hiver, le plant défeuillé est très joli sur fond de neige.

se, il n'est pas inhabituel d'avoir à enlever jusqu'à 90 % de ses nouvelles pousses lors de la taille fruitière, laquelle doit être faite au printemps, avant la reprise de la croissance. C'est une activité fort agréable par une des premières journées ensoleillées du mois de mars que de tailler sa ou ses vignes. Dès que le sol se réchauffera un petit peu, le cep ainsi taillé perdra beaucoup de sève par les coupes fraîches. On dit alors que la vigne pleure. Ne soyez pas triste, bien au contraire, car ces pleurs sont le signe d'une bonne santé de la plante et ne lui sont en rien préjudiciables. Elle se consolera et séchera ses pleurs.

À l'assaut des prédateurs

Vos vignes, avec leurs fruits, seront convoitées par plusieurs, et pas seulement les humains.

D'abord, des champignons microscopiques, des maladies! Les plus fréquentes sont l'oïdium et le mildiou. Ces parasites se développent dans une atmosphère humide. Le soleil et la circulation de l'air sont vos premiers alliés dans cette lutte (d'où l'importance de bien tailler ses vignes). Si ces maladies qui s'en prennent aux parties herbacées de la plante (feuilles, nouvelles pousses, jeunes grappes) se manifestent, il faut traiter. Prenez conseil à la jardinerie de votre quartier. Les viticulteurs professionnels font des applications préventives de fongicides contre ces maladies.

Un insecte quasi microscopique, le phylloxéra, pourra à l'occasion se manifester. Les symptômes sont très spectaculaires mais affectent davantage l'esthétique de la plante que sa survie (je

ne parle pas ici des vignes européennes, pour lesquelles ce parasite peut être mortel). Il suffit d'enlever à la main les feuilles couvertes de galles et de les détruire. Personnellement, je les enlève tôt le matin et les laisse sécher au soleil. Plus tard, elles passeront sous la tondeuse.

Les maudits oiseaux! Si vous ne savez pas quand cueillir vos raisins, les oiseaux vous le diront, particulièrement les merles et les étourneaux. Ultimement, des filets ou des sacs de papier pour les plus belles grappes préserveront votre vendange.

Quels cultivars planter?

Malheureusement, beaucoup de vignes que l'on retrouve dans les jardinerie ne sont pas suffisamment rustiques pour les hivers québécois. Si elles ne sont pas protégées durant l'hiver, elles seront endommagées et mourront en mourir. Les vignes moyennement rustiques sont particulièrement frustrantes à cet égard. Imaginez: vous dorloitez votre vigne pendant dix ans; aujourd'hui, elle trône majestueusement sur votre pergola. Arrive un hiver plus rigoureux que la moyenne. Au printemps, elle est morte jusqu'au niveau du sol. Tout est à refaire!

Voici donc une liste, non exhaustive, de vignes rustiques.

■ La vigne des rivages: il s'agit de la vigne sauvage du Québec (*Vitis riparia*). Elle pousse de façon spontanée jusqu'au Lac-Saint-Jean. Si, pour vous, la production de fruits est secondaire, vous trouverez dans cette espèce le maximum de résistance au froid. Il y a des plants mâles et des plants femelles. Seuls les plants femelles produisent de très petites grappes (pourvu qu'il y ait un mâle dans le voisinage) de fruits très colorés et très acides que peuvent apprécier les oiseaux (un plus pour les amateurs), mais rarement les humains. La coloration automnale est d'un jaune éclatant.

■ Béta: voici un vieux cultivar issu de l'hybridation de la vigne précédente et du cultivar Concorde, mieux connu sous le nom de «raisin bleu de l'Ontario». La vigne Béta est très vigoureuse et produit beaucoup de belles grappes bleu foncé. Le goût de ses fruits est particulier et très prononcé. C'est le goût



«foxé» de plusieurs vignes américaines, que certains détestent et que d'autres apprécient beaucoup dans le raisin de table. On dit que cela ne se discute pas!

■ Eona: cépage à fruits blancs qui deviennent rosés lorsqu'ils sont parfaitement mûrs. C'est une vigne très vigoureuse qui peut couvrir une clôture ou une pergola rapidement. Les grappes sont relativement petites mais nombreuses. Les baies, qui ont elles aussi un goût particulier, sont succulentes.

■ Sainte-Croix: ce cultivar a été créé au Minnesota, où les hivers sont aussi rudes qu'ici. Il produit de belles grappes de fruits bleus qui rappellent ceux qui nous arrivent de l'Ontario à l'automne, mais ils sont de bien meilleure qualité, tant pour la table que pour la vinification.

■ Cliche: c'est une vigne que j'ai sélectionnée il y a quelques années déjà (après hybridation, su-

jet dont je vous entretiendrai dans une prochaine chronique). Elle est très rustique et la maturation de ses fruits est plus hâtive que ceux de Sainte-Croix. Elle produit beaucoup. Ses grappes sont plus grosses que celles des deux cultivars précédents. Les fruits blancs deviennent jaunâtres à maturité. Ils sont excellents comme raisins de table et très appréciés des enfants parce que moins acides et sucrés. On commence à la cultiver à l'échelle commerciale pour la production de vin québécois.

En terminant, je vous rappelle ceci: si vous désirez un jour avoir un vénérable et sculptural cep de vigne dans votre cour, y penser, ce n'est pas assez. Plantez!

Mario Cliche est professeur de botanique à l'Institut technologique agroalimentaire de Saint-Hyacinthe.

C a h i e r L i v r e s

Lectures d'été



9 & 16

juin 2001

LE DEVOIR